

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Année Scolaire 1929-1930 N° 56

Essai médico-psychologique

sur

LAMARTINE

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la FACULTÉ de MÉDECINE et de PHARMACIE de LYON

et soutenue publiquement le 27 Novembre 1929

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

René TATIN

Elève de l'Ecole du Service de Santé Militaire

Diplômé de Médecine légale et de Psychiatrie

Né le 22 Juin 1905 à PONT-DE-VAUX (Ain)



LYON

Imprimerie BOSC Frères & RIOU

42, Quai Gailleton, 42

1929

ESSAI MEDICO-PSYCHOLOGIQUE SUR LAMARTINE

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Année Scolaire 1929-1930 N 56

Essai médico-psychologique
sur
LAMARTINE

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la FACULTÉ de MÉDECINE et de PHARMACIE de LYON

et soutenue publiquement le 27 Novembre 1929

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

René TATIN

Elève de l'Ecole du Service de Santé Militaire

Diplômé de Médecine légale et de Psychiatrie

Né le 22 Juin 1905 à PONT-DE-VAUX (Ain)



LYON

Imprimerie BOSC Frères & RIOU

42, Quai Gailleton, 42

—
1929

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

Doyen honoraire	M. L. HUGOUNENQ.
Doyen	M. J. LEPINE
Assesseur	M. ROLLET.

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. AUGAGNEUR, CAZENEUVE, ROQUE, BARD, LANNOIS

PROFESSEURS

Cliniques médicales	MM. PIC
Cliniques chirurgicales	PAVIOT
Clinique obstétricale et Accouchements	TIXIER
Clinique ophtalmologique	BERARD
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	VORON
Clinique neurologique et psychiatrique	ROLLET
Clinique des maladies des enfants	NICOLAS
Clinique des maladies des femmes	LEPINE (J.)
Clinique d'oto-rhino-laryngologie	MOURIQUAND
Clinique des maladies des voies urinaires	VILLARD
Clinique chirurgicale, infantile et orthopédie	COLLET
Physique biologique, Radiologie et Physiothérapie	ROCHET
Chimie biologique et médicale	NOVE-JOSSERAND
Chimie organique et Toxicologie	CLUZET
Matière médicale et Botanique	HUGOUNENQ
Parasitologie et Histoire naturelle médicale	MOREL
Anatomie	BRETIN
Histologie	GUIART
Physiologie	LATARJET
Pathologie interne	POLICARD
Pathologie et Thérapeutiques générales	DOYON
Anatomie pathologique	FROMENT
Chirurgie opératoire	CADE
Médecine expérimentale et comparée et bactériologie	FAVRE
Médecine légale	PATEL
Hygiène	ARLOING (F.)
Thérapeutique	Etienne MARTIN
Pharmacie	COURMONT (P.)
Hydrologie thérapeutique et climatologie	SAVY
	LEULIER
	PIERY

PROFESSEURS TITULAIRES SANS CHAIRE

Chargé d'un cours de Pathologie externe	MM. VALLAS
— — — Propédeutique de gynécologie	CONDAMIN
— — — Chimie minérale	BARRAL
— — — Urologie	GAYET

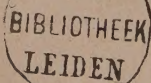
CHARGES DE COURS COMPLEMENTAIRES

Anatomie topographique	MM. THEVENOT (Léon)
Puériculture et hygiène de la première enfance	RHENTER
Chirurgie expérimentale	TAVERNIER
Applications du radium	NOGIER
Stomatologie	TELLIER

AGREGES

MM.	MM.	MM.	MM.
GARIN	MAZEL	CHEVALLIER	MARTIN (Joseph)
TRILLAT	SANTY	DUMAS	ROCHET (Ph.)
SARVONAT	DUNET	DUFOUT	WERTHEIMER
FLORENCE (G.)	CHALIER (André)	DEVIC	GATE
ROCHAIX	CHALIER (Joseph)	GABRIELLE	BERNHEIM
RHENTER	NOEL	MANCEAU	DECHAUME
			POLLOSSON

M. BAYLE, Secrétaire.



EXAMINATEURS DE LA THÈSE

MM. Etienne MARTIN, *président* ; Germain de MONTAUZAN, *assesseur* ;
MAZEL et DEVIC, *agregés*.

La Faculté de médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

A MES CHERS PARENTS

Je n'ai pas à leur dire ici ce que
contient mon cœur ; un Père et une
Mère savent tout.

A LA MÉMOIRE DE MA GRAND'MÈRE

A LA MÉMOIRE DE MON COUSIN

ANDRÉ DESNOYERS

Aviateur : escadrille R. 242

Mort au champ d'honneur

A TOUS LES MIENS

A MES AMIS

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR ETIENNE MARTIN

*Professeur de Médecine légale à la Faculté
Chevalier de la Légion d'honneur*

Mon cher Maître,

Je me souviendrai toujours du soir où, timidement je frappai à la porte de votre laboratoire. Un savant allait m'accueillir.

J'ai quitté l'amphithéâtre, mais je trouve au fond de mon cœur, comme dans un creuset, à côté d'un grain de science, le désir du bien et le sentiment d'une noble tâche à remplir dans ma vie de demain. C'est à vous que je le dois. Puisse-t-il se métamorphoser en infinie reconnaissance.

A MONSIEUR LE DOCTEUR MAZEL

*Professeur agrégé de Médecine légale à la Faculté
Chevalier de la Légion d'honneur*

Dont la haute autorité n'a d'égale que sa modestie et sa paternelle bonté.

C'est une grande joie et un insigne honneur pour moi que de vous avoir aujourd'hui comme juge.

A MONSIEUR LE DOCTEUR DEVIC

*Professeur agrégé à la Faculté
Médecin des Hôpitaux*

A MES MAÎTRES DE LA FACULTÉ
ET DE L'ÉCOLE DU SERVICE DE SANTÉ MILITAIRE

A MONSIEUR LE PROFESSEUR GERMAIN DE MONTAUZAN

*Professeur d'Antiquités nationales
à la Faculté des Lettres de Lyon*

Maître, votre présence dans le jury de cette thèse m'est un honneur que je n'aurais osé espérer. Ces pages vous sembleront très pâles. J'avais une âme à côtoyer, mais il me manque le violon.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ SIRAUD

*Chirurgien de l'Hôpital Saint-Luc
Chevalier de la Légion d'honneur
Président des Lamartiniens de Lyon
Maire de Saint-Point*

Vous m'avez fait le grand honneur de me communiquer vos riches documents et l'accueil que vous m'avez toujours réservé m'a été droit au cœur.

A MONSIEUR LE MÉDECIN-COMMANDANT BERTEIN

*Professeur agrégé au Val-de-Grâce
Chirurgien des Hôpitaux militaires
Chevalier de la Légion d'honneur*

J'appelle au bienfaiteur devant qui sait donner une lueur d'espoir.

A MONSIEUR LE DOCTEUR L. BABONNEIX

Médecin des Hôpitaux de Paris
Président de la Société de Neurologie de Paris
Chevalier de la Légion d'honneur

Je ne sais plus laquelle des deux
l'emporte de mon admiration ou de ma
respectueuse affection pour vous, Maître,
qui avez daigné vous pencher sur
ces modestes pages, en savant et en
écrivain. Vos longues et précieuses lettres
sont l'âme de cet essai.

A MONSIEUR LE MÉDECIN-COMMANDANT COSTEDOAT

Professeur au Val-de-Grâce
Chevalier de la Légion d'honneur

Vous fûtes mon premier maître. Je
me souviendrai toujours.

A MONSIEUR LÉON DACLIN

Membre de l'Académie de Mâcon
Officier de l'Instruction publique

Vous m'avez aidé de votre sympathie
et de vos précieux conseils. Je ne
sais comment vous dire ma reconnaissance.

A JEAN BACH-SISLEY

Il fait toujours soleil dans l'âme de ceux qui pénètrent dans son studio de l'avenue de Noailles.

L'historien magnifique de *Jeanne d'Arc* voulut bien guider mes premiers pas vers la chose littéraire et me faire l'insigne honneur de me nommer membre du Comité du Salon des Poètes.

En signe d'admiration et de respectueuse affection.

A MONSIEUR GILBERT ROBIN

L'écrivain magnifique des Rêveurs éveillés et de Noël Mathias

AU MAÎTRE GEORGES LECOMTE

De l'Académie Française

Je voudrais, Maître, que la confiance que vous m'accordez soit légitime. Si je n'en ai pas été digne, pêché en est à ma jeunesse.

Préface

« Pour mon plaisir... »

...Sous le pâle soleil de ce jour-là, leurs ombres inégales peu à peu se confondirent... Le « Charbon ardent » d'André Thérive s'éteint sur ces mots. Je songe à Lamartine: Au seuil d'un siècle décadent, la douleur confond son étreinte avec celle d'un poète. Ombres inégales, mais créées par le destin pour un enfant sublime. Ombres inséparables comme le corps de deux amants. Sombre est la douleur. Le génie qu'elle colore s'exhale, gris infiniment, sublime.

La vie de Lamartine apparaît sous un certain jour comme le roman d'un douloureux, d'un goutteux et non pas comme celui d'un tuberculeux. Cette idée que je dois à mon Maître, le Professeur Etienne Martin, me semble être très féconde. J'ai relu Sydenham et le schéma que trace ce délicieux auteur de la psychologie du goutteux s'adapte à merveille à l'état mental de Lamartine. Si banal que ce puisse paraître, la goutte, en ses abominables douleurs, a certainement son rôle dans la genèse du romantisme lamarlinien.

Cette étude n'a aucune prétention, parce que l'auteur en est jeune et qu'il faudrait la science et l'expérience d'un savant pour donner du relief à un chapi-

tre de clinique littéraire. De plus, il existe excessivement peu de travaux sur Lamartine malade. Les documents étaient épars. Edgar Poe, Baudelaire, Verlaine, Musset, ont eu, depuis vingt ans, maints biographes médecins. Lamartine malade est un sujet entièrement neuf. Avant le point final et la conclusion définitive, il y aura beaucoup de pas à tracer sur la neige.

Puisse cette première trace n'être pas trop superficielle. Et puis, le charme de l'année que j'ai dû passer à l'ombre du grand poète suffirait à m'épargner l'affreux remords d'avoir fait un mauvais essai ! Il est toujours une fleur même dans le mal.

ESSAI MEDICO-PSYCHOLOGIQUE SUR LAMARTINE

Introduction Légitimité de cette étude

« Je les connais bien mieux que bien,
et en quelque manière un peu mieux
qu'elles se connaissent elles-mêmes. O
Phèdre, ne suis-je pas le médecin ? »
Paul VALÉRY (*L'Ame de la Danse*).

Etre son propre défenseur est parfois un métier bien prétentieux. C'est une aimable tâche quand on est sûr de gagner son procès. Ecrivant ces pages, je songe à Mauriac : comme le docteur Maurice de Fleury félicitait l'écrivain pour la justesse de son héroïne, du point de vue psychologique, l'auteur admirable de « Génitrix » répondit superbement : « Nous n'avons rien à apprendre de la médecine, c'est au contraire elle qui s'instruit chez les écrivains ! » Mauriac oubliait Molière ! Et Rabelais, Sainte-Beuve, Flaubert, Edmond et Jules de Goncourt, Léon Daudet ? La neurasthénie de Châteaubriand, la folie de Jean-Jacques, les multiples ascensions de Baudelaire, de Rimbaud, de Verlaine, aux paradis artificiels, sont-elles d'une si criante vérité qu'on la jette au pa-

nier ? La surdité de Beethoven intéresse M. Herriot ! Quel lettré ne brûle de savoir le diable qui fit de Raymond Radiguet un cadavre à vingt ans ?

Paul Bourget, si profondément spiritualiste, n'oublie pas le tempérament, la charpente, l'hérédité dans ses analyses sentimentales. Camille Mauclair vient de signer la paix avec les psychiatres auxquels, jusqu'ici, « il déniait le droit de définir le génie des écrivains, des artistes, et de réduire son mystère à un diagnostic médical » (Paul Rabier). D'ailleurs, je ne serais pas certain que bon nombre de nos compilateurs de vies romancées ne puisent leurs féroces brocards à l'adresse de médecins dans une citerne de jalousie. Voivenel écrivant un « Guy de Maupassant » ! Quel scandale !... Mais quelle source, pour le biographe de demain, que ce seul mot de syphilis quand il lui faudra comprendre le mystère de cette « Yvette », de ces étranges « Lui », « Le Horla » et « Qui Sait » ! Du reste, ce n'est pas un coup de tête de la science, une folie, un « très sport », car déjà ce fils de juive neuro-arthritique qu'est Montaigne sait très bien qu'il a des dispositions à la névrose ; il l'avoue lui-même. L'explication des inégalités de son œuvre est là. Enfin le mal du siècle, ce pessimisme magistralement étudié par Régis en 1886, a des causes lointaines, des racines dans les lésions organiques de quelques individus, dans leurs neurasthénies ! Tandis que Paul Bourget, dans ses « Essais de psychologie contemporaine », décrivait les phénomènes intérieurs de ce mal du siècle si ample en ses manifestations psychiques, le Docteur Régis était frappé de l'analogie de ces analyses et de

cette terminologie avec ses propres observations de physiologiste sur la neurasthénie et son langage technique. Le savant considéra le pessimisme littéraire comme une conséquence de la neurasthénie. C'est ce qu'il soutient dans une lettre au Docteur Helme, et, dès 1886, il développe cette idée dans son cours libre, à la Faculté de Bordeaux. Charcot applaudit le disciple qui cherche déjà le remède. De la philosophie scientifique à la thérapeutique il n'y a qu'un pas. Schopenhauer eût peut-être aimé l'humanité s'il n'eût pas eu de fous dans sa famille. On écrit avec sa pensée, ses muscles et son sang. On chante avec le passé de son être. L'hérédité n'est évidemment qu'un schéma, un vestige matériel d'une observation s'élevant dans l'abstrait, selon le mot de Charles Nicolle ; et l'inspiration, ce souffle jailli de quelque paysage intra-cérébral, ce « souvenir d'un passé qui n'a pas vu le jour », comme le disait un soir Paul Valéry, n'a pas de redevances qu'à la seule hérédité. Son épanouissement repose en des changements qualitatifs qu'il me plaît infiniment, à la suite de Léon Daudet, de baptiser « transmutation ». La douleur autant que la cabane ou le vent dans la lande, déclenche ces rythmes impondérables. L'esprit humain les soupçonne plus qu'il ne les sent à travers l'œuvre d'un génie. Leur fécondité se retrouve chez tous les poètes, de Lucrèce à Valéry. Mais elle éclate étincelante, en Lamartine, qui est « la poésie même » !

Il y a donc une anatomie, une pathogénie, une pathologie, une clinique en un mot, du génie. La maladie peut être un catalyseur du génie. Affinant une sensi-

bilité, elle colore le lyrisme, crée des arabesques. Antipathique à l'action, elle repousse les limites d'une imagination. Les rêves d'une poitrinaire athée vont souvent jusqu'à l'idée de Dieu. Quant au génie, c'est une redevance à la divinité.

L'autopsie virtuelle de Lamartine, fût-elle négative, doit être féconde. La médecine n'a pas la prétention, certes, d'expliquer l'inspiration, pas plus qu'un seul soldat ne saurait avoir celle de gagner une guerre. Mais elle donne sa lumière à l'écrivain, au critique. C'est comme un baiser au lépreux...

L'Atlantide a mis des siècles à se laisser séduire, mais par un soir de lilas, avec tous ses mystères et ses étreintes, elle s'est donnée...

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

L'hérédité, les antécédents

« Quel monstre est-ce que cette goutte de semence, de quoy nous sommes produits, porte en soy les impressions, non de la forme corporelle seulement, mais des pensements et inclinations de nos pères ! »

MONTAIGNE.

Georges Duhamel plaisante volontiers sur l'hérédité. Il prétend que l'anamnèse d'un être humain a rendu fous les romanciers et les dramaturges du naturalisme. « Si Théophile devait, vers la fin de l'histoire, s'abandonner à quelque frénésie criminelle, c'était sans doute parce que son arrière grand-père, vigneron alcoolique, avait succombé sous le Consulat à des accès de *delirium tremens* » !

Le rire homérique de Duhamel n'est pas sans me plaire et la psychose des naturalistes me semble guetter le psychologue et le médecin. La goutte séminale de Freud est tellement lumineuse qu'elle les aveugle et les met en délire. Les bribes de vérité qui dorment dans les archives familiales sont collées à tant d'erreurs qu'il est de bon ton d'être prudent, méfiant et de choisir (1). L'hérédité, panacée universelle, doit passer au crible.

Or, il se fait qu'une nuit, Lamartine, hanté par l'idée de l'Orient, s'est cru Sarrazin d'origine. Son œil noir, un nez aquilin, un cou-de-pied très élevé sur la plante cambrée, une taille haute et mince, l'incitaient à cette supposition. C'était, en définitive, l'effet d'une caresse brûlante de l'indomptable lady Esther Stanhope, qui, en 1838, révélait au poète que son pied était « celui de l'Orient, celui de l'Arabe » !

Cette astrologue de faubourg pensait aussi que l'hérédité d'un Alamartine posait nécessairement le problème de la présence d'Allah dans les jours primitifs de sa race !

Le plus court chemin est la droite : Lamartine est Bourguignon, et ce grand rêveur, sur lequel on a déjà tant jасé, apparaît comme un malade : il tousse si souvent, et reste cloué au lit le quart de sa vie ; cependant que son père, vieil arthritique, cultive ses vignes et devra mourir d'urémie. Sa mère ? un alliage impondérable de mysticisme et de fragilité. Elle est aussi frêle qu'aimante de son fils et, à part sa prière,

(1) Aussi bien la majeure partie des documents ayant trait à Lamartine malade ont été extraits de sa « Correspondance » qui est digne de foi.

elle lui a peut-être appris qu'un vieil oncle, Nicolas, est mort à 46 ans, célibataire, en 1714. Claude Bernard a connu cet homme : il achève le diagnostic : une phtysie pulmonaire (P. de Lacretelle).

Ce qui n'empêche pas au grand-père du poète d'avoir six enfants, et ce vieux chouan, au teint pâle, à l'abord austère, maniaque dans son hygiène, trouve moyen de vivre quatre-vingts ans. Les médecins l'avaient condamné dès l'enfance ! De Lacretelle diagnostique : une fluxion de poitrine.

Il est vrai que sur les trois fils du vieux chouan, l'aîné est tuberculeux. On lui refuse le mariage. Le cadet perpétue la race : il a bien mérité de la poésie. Malheureusement, il a donné au tombeau un fils de quelques mois, une fille de quelques ans, deux beautés de 25 ans. Ce nid de rossignols, selon le mot de Royer-Collard, semble avoir été victime de la tuberculose. Pourquoi pas ? On ne doit pas mourir à vingt ans !

Je n'ai garde d'oublier que Lamartine est aussi un poète ! et j'en aurai terminé avec ce liminaire de mon observation quand j'aurai dit que la famille des Roys, d'où est issue la mère du poète, était une famille de lettrés, par métier d'abord, par goût ensuite.

L'hérédité artistique est, comme le dit Ribot, très instable. Mais, au XVI^e siècle, un Mathurin des Roys a écrit un long poème sur l'histoire du Puy. Au XVII^e, Pierre des Roys est connu pour ses ouvrages de droit historique. Enfin, Mme de Lamartine a écrit son « Journal intime ». Ce merveilleux écrin contient comme le germe des « Méditations »,

Le romancier-médecin Georges Duhamel veut que l'examen d'un malade commence par celui de sa peau, de son cœur, de ses yeux, et s'achève — s'il reste cinq minutes — par les révélations du passé. J'ai agi à l'envers !

Mais, après tout, j'ai appris que la tuberculose et l'arthritisme ont ébréché la famille d'un grand homme et que ses ancêtres, lointains et proches, aimaient le rêve, le crépuscule et l'Océan... J'en ai la certitude. Ce n'est peut-être pas si banal et si méprisable à savoir...

Les descendants

Il est, sous la dalle du tombeau de Saint-Point, à côté des restes d'un génie, deux cercueils d'enfants. Le fils et la fille du poète y furent couchés, l'un à deux ans, l'autre à treize : « une fièvre lente et continue », implacable, les y conduisit en quelques semaines. Le Docteur Babonneix, médecin des Hôpitaux de Paris, leur a consacré, dans la « Chronique Médicale » de 1919, une magnifique étude.

Pour l'enfant de quelques mois, le diagnostic du savant maître de la Charité oscille entre une « typhoïde, affection bien rare dans la deuxième année de la vie et qui ne dure pas plus d'un mois, et une fièvre continue tuberculeuse, phthisie à début larvé, comme l'appellent Bonnemaïson, Cornil et Pidori, et pour laquelle, longtemps après, Landouzy a trouvé le mot qui fait fortune de « typho-bacillose » (L. Babonneix).

Ce diagnostic s'affirme du reste quand on étudie la maladie de Julia, la fille du poète, née quelques mois après. On lit, dans la « Correspondance » de Mme de Perceval, cette lettre adressée à la Marquise de Barrol. C'est une véritable page de clinique qu'il me plaît de citer tout entière :

Beyrouth...

Madame,

M. et Mme de Lamartine me chargent de vous faire part du malheur qui vient de les frapper : la mort vient de leur ravir leur fille unique. Ce coup a été d'autant plus affreux et plus douloureux qu'il a été plus imprévu, depuis une fièvre catarrhale et des vomissements de sang que l'enfant éprouva à Mâcon, peu de temps avant leur départ pour la Syrie. Les accidents s'éloignaient et diminuaient d'ę gravité, l'enfant était fraîche, grasse, gaie et très animée. Mais aux premières atteintes de la mauvaise saison, elle reprit la toux, la fatigue de la gorge, et enfin la fièvre catarrhale se déclara. Deux médecins lui prodiguèrent les soins. Tout a été infructueux, et le cinquième jour, après un mieux apparent, l'enfant a été rapidement enlevée en quelques heures, le 7 décembre 1832, à 3 heures du matin, sans beaucoup de douleur et sans agonie.

Ici le diagnostic semble évident. Lamartine lui-même parle à maintes reprises de ces « crachements de sang », de cette « poitrine délicate et menacée », de « ces yeux qui brillent de l'éclat trompeur des poitrinaires ». Il voit avec terreur cet « ange devenir

plus beau à mesure qu'il approche de sa fin ». Il supplie le Docteur Gouraud, médecin des Hôpitaux de Paris, — père du Général Gouraud, — de lui sauver son enfant. Hélas !... une granulie a terrassé le « seul espoir de sa chaîne brisée !... ».

Dès lors, il n'y a plus lieu de s'étonner qu'un chapitre puisse être écrit sur « le rôle du bacille de Koch dans le romantisme lamartinien ». Peut-être aurais-je eu tort de suivre le plan de Georges Duhamel !

CHAPITRE II

L'enfance. De Milly au collège

« ...Je restais le cœur palpitant comme dans mon enfance, à écouter le mur qui restait muet, et je m'endormais dans les larmes. »

Marcel PROUST.

L'ombre de ce jeune homme en fleur, impose l'oubli de la légende du bèlement lamartinien. Sans quoi c'est une ombre virtuelle, matière de roman. Notre époque ne saisit, du reste, plus la beauté des larmes et le murmure douloureux de Proust ne saurait être celui de Lamartine enfant.

Corps fragile, né aux jours sinistres d'Octobre 1790, et qu'on est obligé de changer d'air. Il veut, sur son berceau, bien des nuits blanches. Soit. Mais enfant bientôt joufflu et turbulent, comme le sait Dargaud, et non pas fillette faite de rose et de miel sans réactions. Tel il est en vérité. C'est presque un impulsif, un rétif, un « enfant terrible » de Cocteau ! Le silex du terroir l'a créé rude. Je sais bien que

chaque hiver lui vaut un rhume et qu'il devient très pâle alors. Mais peut-on mal se porter quand on passe son temps à cuire sous la cendre, en plein champ de genêts, la châtaigne oubliée et à vendanger avec les oiseaux ?

L'oncle terrible — quelle figure pour un psychanalyste ! — lui, croit à la vertu des pensionnats. Mais le cachot Pupier, tout bercé qu'il est par la chanson des canuts voisins, étiole et amaigrit l'enfant. C'est là que s'extériorise le cristal de cet être : geôliers — vicieux — maîtres violents, sont des mots qui font cyclône dans ce crâne de douze ans. « Les idées de suicide, dont je n'avais jamais entendu parler, m'assaillent avec force » (*Confidences*).

Après de longues nuits, la fugue est décidée. Je laisse le soin à Colombet d'en éplucher le plan. Pour moi, cette évasion d'enfant est la suite logique du refoulement, dans une âme très fragile, de tendances émotives épanouies sous une éducation trop libre, j'allais dire trop « animale ». La première réflexion de celui qui se croit prisonnier n'a pas de peine à se métamorphoser en obsession : 1° *Le suicide ?* 2° *il faut se suicider ;* 3° *la fugue est moins barbare.*

C'est tout ce que j'ai retenu de cette tranche de vie. Faguet parle d'un Lamartine sans volonté. On a le droit d'entrevoir ce Raphaël qui tente de se suicider avec sa maîtresse, et celui de vingt ans qui, désœuvré, songe à mourir pour un amour déçu.

Sully-Prudhomme eut la même jeunesse. Enfant timide, délicat, il se réfugie en lui-même pour ne pas se laisser blesser. La réalité est si brutale envers lui !

La rêverie tend à devenir ici le remède. Le voile qu'on s'attend à voir tisser est bien fait pour isoler ce jeune schizophrène. Que des épisodes névropathiques surviennent, ils ne doivent étonner personne. Cependant, cette tendance à l'adoration de la vie intérieure ne va pas, en ce qui concerne Lamartine, jusqu'à l'autisme que décrit Bleuler, jusqu'à cette « pensée qui ne tient pas compte de la réalité ou qui en dévie ». Le jeune poète n'aura jamais cette perte de contact vital avec la réalité, qui caractérise les schizophrènes, les déments. Sa constitution de petit émotif lui tourne le visage vers la tour d'ivoire, mais la richesse de son affectivité, bien équilibrée malgré tout, lui défend de rester en lui-même. Le schizophrène n'extériorise pas son âme « parce qu'il est appauvri » (Sengès). Il est sur la voie de l'affaiblissement mental « et tourne dans un cercle restreint ». Lamartine ne quitte la vie pragmatique que parce qu'il souffre et seulement quand il souffre. Il ne s'est pas enkysté, il n'a pas désiré un paradis artificiel comme l'a fait Baudelaire ou Verlaine. Son génie est d'une pureté sublime, sans l'ombre d'un stigmate de dégénérescence.

De Belley à Naples

Quelques jours avant la chute des feuilles, avec l'ivresse d'un captif, Lamartine fait ses adieux au collège de Belley. Il raisonne maintenant son besoin de liberté. Il oublie cette très forte fièvre qui, en mai

1804, l'a cloué à l'infirmerie pendant un mois. Finies, semble-t-il, ces terribles céphalées, cette « maladie nerveuse » qui l'a miné durant toutes les vacances. A ce maigre jeune homme, les médecins conseillent le repos absolu. Son opium ? Ossian. Le barde millénaire est en partie responsable de la longue crise morale qui s'appelle le mal de René et dont l'acmé s'éteint dans « l'Ode au désespoir ». L'autre coupable est cet instinct sexuel qui s'éveille : « une image de femme, un visage gracieux, des regards d'ébène » sont plus enivrants que l'âme des pavots. Enfin, voici une femme.

Freud triomphe ici : l'idylle de Lucy, interrompue brutalement, fait de ce nouveau Pelléas un malade corps et âme. Les maux de tête l'accablent « en décembre pour renaître à la mi-janvier et devenir intolérables » (sa mère). Un bon médecin lyonnais diagnostique un peu de « surmenage intellectuel et ordonne : 1° des bains de jambe ; 2° du lait d'ânesse au printemps, et 3° un régime doux avec peu d'études appliquantes ».

Cette tendance à la névrose va crescendo, car une hémoptysie vient assombrir le pronostic du docteur (P. de Lacretelle). En avril 1808, le jeune poète parle de « se brûler la cervelle ». Sa mère le sait « triste, agité » et le trouble de son âme altère sensiblement sa santé, dit-elle.

Alors, la force physique dégradée ne peut plus répondre aux impulsions ; il ne s'évade pas, mais la neurasthénie germe en lui. Le mot n'est pas trop fort. Certes, un rien lui rend son équilibre, et s'il « crache

le sang » encore pendant deux ou trois jours, au début de septembre 1808, s'il en a une « peur affreuse », il s'amuse à faire son testament en vers.

Quelques mois. Le voici à Lyon chez M. Rolland, 24, rue de l'Arsenal. La cité de Callixte lui fait cadeau de ses brouillards et lui vend des maîtresses. « J'ai de fort jolies connaissances parmi les femmes entretenues d'un certain genre », dit-il.

Cela ne lui suffit pas, et, brusquement, pour la troisième fois, l'obsession du suicide le malmène. « Tout me dit que je finirai par la mélancolie qui est déjà ma seule maîtresse, et peut-être par un dégoût qui me mènera je ne sais où ».

Une femme l'aime. Tel René, il s'écrie : « Je t'attendais. » Sa mère lui conjure d'effacer de son cœur cette empreinte nouvelle : « Alors j'irai me faire tuer en Russie ou en Espagne », hurle ce jeune fou.

Bah ! le mois de mai l'emporte vers la ville adorée par Corinne. Le mal qui blessa ses poumons et son âme, la douleur *qu'il n'a pas aimé en snob* vont semer sous ses pas les graines lumineuses de l'immortalité.

CHAPITRE III

Chez le savant Portal

« Graziella ? Morte ? Non ! Mais horriblement bête ! »

LAMARTINE,
à l'un de ses contemporains.

Graziella n'est pas morte de chagrin. Ce sont les critiques qui l'ont tuée. C'est dommage. C'était adorable de songer que, « à la lueur d'une petite lampe de terre rouge, deux enfants s'étaient aimés ». Cette femme semble être la création d'un instinct sexuel dérouté. Elle est née d'une crise de mythomanie, le soir où la Camilla, la chaude cantatrice, abandonna Lamartine. Elle est le réel possible. Mais, après tout, cela ne nous regarde pas.

J'aime mieux savoir qu'en mars 1813, le poète écrit à Virieu qu'il a une « fluxion de poitrine ». « On m'a couvert de sangsues, de moutarde et de sinapismes », dit-il. Bonne raison de retrouver ses « noirceurs et ses maux de nerfs ». Il souffre du foie. Ce qui ne l'empêche pas de tomber amoureux fou d'une petite fille

de sept ans. Il se croit mourant le 22 juin 1813 et supplie Portal de le consulter. Le savant s'exécute et rédige cette magistrale consulte :

... Il n'y a chez M. le Consultant aucun symptôme de phtysie pulmonaire. Mais on ne peut disconvenir qu'il existe en lui des dispositions à cette maladie. Son origine peut le faire craindre, l'habitude grêle, irritable et très sensible de son corps encore plus, et aussi les hémoptysies qu'il a éprouvées dans sa première jeunesse. Mais dans ce moment aucun symptôme de maladie de poitrine n'est prononcé. Nous lui conseillons :

1° *D'habiter la campagne le plus qu'il pourra, dans un lieu tempéré, à l'abri des vents, d'y faire un doux exercice, soit à pied, soit en voiture, ou encore mieux à cheval ;*

2° *D'y prendre, pendant le mois de juillet, un bouillon tous les matins, avec la moitié d'un poulet, une cuillerée d'orge mondé, dans lequel on fera infuser une bonne pincée de fleurs de tussilage ;*

3° *Dans le mois de septembre, de boire le matin à jeun 1 ou 2 verres de quelque eau sulfureuse de Caутères, de Bonnes, d'Aix-la-Chapelle, dans chacun desquels on ajoutera 2 cuillerées à café de lait de vache ;*

4° *Dans le mois d'octobre, d'essayer de prendre le matin, à jeun, un verre de lait d'ânesse, d'abord pur, et, s'il ne passait pas bien, d'y ajouter un petit verre à liqueur d'une infusion de demi-gros de quinquina. L'usage du lait d'ânesse sera ainsi continué pendant un mois ;*

5° Pendant l'hiver, de prendre alternativement le matin à jeun le bouillon adoucissant prescrit ci-dessus et une tasse d'infusion de feuilles de saponaire et de fleurs de tussilage avec une cuillerée à bouche de sirop antiscorbutique de pavot amer :

6° Ce traitement sera secondé par un bon régime : potages gras aux herbes et aux racines, au pain préférablement au riz, vermicelle, semoule. De bonnes viandes bouillies, du poisson frais, des œufs, des racines et des herbages cuits. De bons fruits crus en leur saison. Eviter les ragoûts. Point de laitages, ni beurre, ni fromage, ni vin pur, ni café. La boisson ordinaire sera de l'eau, avec un... de vin rouge ou de la bonne bière, si le malade la supporte.

22 juin 1813.

Signé : Docteur PORTAL.

Soucieux de sa santé, le poète obéit au savant. Mais le 15 août 1814, il écrit à Virieu : « C'est du creux de mon lit, tremblant encore de mon opiniâtre fièvre que je viens à toi. » Faible, délicat, incommodé au moindre choc par des maux de tête, de poitrine, des fièvres mystérieuses, il finit par ne vouloir, à l'automne de 1815, « d'autre médecin qu'une philosophie la plus stoïque possible ». La femme l'obsède toujours. Le médecin de la famille, le Docteur Pascal, s'alarme de « ces langueurs, de ces spasmes, de ces abattements, de ce dégoût de vivre, de ce besoin de mourir ». Le grand Alphonse de Lamartine souffre de l'âme, du cœur et du foie. Les bains d'Aix vont le guérir à coup sûr !

De la maîtressé à la fiancée

« Je veux que ma maîtresse soit poitrinaire, ayant vingt automnes et aucun printemps. »

MORÉAS.

L'heure où les treilles sont d'or : Milly : une mère au pied du crucifix. Aix : un jeune homme enlace une poitrinaire, fille d'un hobereau querelleur, « semblable, dit Anatole France, à cet ivrogne que Fielding a peint dans le roman de Tom Jones ». Cependant, le poète est malade : « J'ai consulté : on prétend que c'est un état d'inflammation nerveux poussé à l'extrême et sans organes affectés, sinon le foie. On me défend les vésicatoires, tous les remèdes intérieurs actifs. On me renvoie au lait d'ânesse, on m'ordonne un an ou deux de repos et la chaleur du Midi. » Morte la maîtresse, l'année s'achève dans une crise de dépression côtoyant la neurasthénie. Son cerveau se brise « sur les idées fixes et sans fond ». Les douleurs physiques le serrent dans leur étau. La vie n'est qu'un supplice.

Nul n'a le droit de mettre en doute la parole de Lamartine quand il se plaint, dans une lettre, de ses misères physiques. M. Aimé Lafond, dans son livre « Narcisse ou les Amours de Lamartine », décrète que le poète :

1° A été un amoureux médiocre, oublieux et voyage, et que 2° l'amour n'a pas eu, dans sa vie, la

place qu'on s'accorde à lui donner sur la foi de confidences et de romans composés dans sa vieillesse. M. Aimé Lafond a raison s'il s'agit d'amour-sentiment, il a tort s'il faut voir l'amour charnel. Je m'explique :

Plus je réfléchis, plus je fréquente le poète, plus j'ai, avec mon maître, le Docteur Babonneix, peine à croire au choc occasionné par la mort d'Elvire. Oui, je sais les cris presque inhumains poussés par lui quand il apprend la fatale nouvelle, la fugue en pleine campagne. Mais tout cela est extrait du « Manuscrit de ma mère », revu et corrigé par lui, le poète, qui y figure toujours en position très avantageuse. Quand je lis attentivement sa correspondance, j'apprends que l'idylle d'Aix est suivie d'une demande bien rapide aux amis, d'une petite sous-préfecture ou d'une place à l'ambassade du Brésil avec Virieu. Mais que devient là-dedans le Grand Amour ? Comment peut-il envisager sans émotion l'idée de quitter la bien-aimée ? D'ailleurs, vers la fin de 1816, il regrette, dans une lettre à Virieu, de ne pas être envoyé à Paris pour boire quelque bonne bouteille de Chadot, les pieds sur les chenets. Tout cela ne donne pas l'idée d'une amertume sans nom, d'un déchirement infini. Au fond, cette femme lui est devenue chère lorsqu'elle a été morte. Jusque-là, il avait vu dans la passion qui les unissait à peine plus qu'une intrigue de ville d'eau. Plus âgée que lui, sensible à la passion de la nouvelle Héloïse, cette captive est vraiment éprise de ce beau garçon. Lui, il fait partie de ces sortes de génies qui gardent de leur émotion juste

ce qu'il faut pour alimenter leurs ouvrages. Cette idée est joliment exprimée dans « l'Elvire » d'Anatole France. Mais c'est justement là qu'on doit contredire M. Aimé Lafond : il a oublié le problème physiologique, la chair : Elvire a été adorée pour sa charnelle étreinte. Tout s'explique alors : si Lamartine, dès le printemps 1819, aime une princesse italienne mariée à un jeune officier français, si Mlle de Canonage l'intéresse au point qu'il lui demande où se trouve sa chambre, à la pension Périer d'Aix, c'est que cet homme fut un sexuel et un averti des choses de la chair. Comme bien des tuberculeux, il est ardent, et le problème d'Elvire est complexe : l'avenir pourrait bien nous réserver de grosses surprises : mais M. Aimé Lafond veut-il que ce ne soit pas aimer que de se pâmer près d'une jeune femme nue dans la pénombre dorée du crépuscule ? Lamartine ne fut pas oublieux et médiocre en ce rôle, et s'il juge que la baigneuse de vingt ans est jolie, c'est qu'il désire retrouver la caresse d'Elvire. Il est à la recherche du temps perdu !

Le poète mourant, que tout effort cérébral accable de céphalées et d'inexorable asthénie, voilà Lamartine à 28 ans. Trente vers de Saül l'achèvent : « Je ne sais, dit-il, si je vivrai encore en automne et je désire la mort par la seule intensité des souffrances physiques » (1^{er} mars 1818). Il prend ses dispositions pour le cas où il mourrait « ces temps-ci ». Une fièvre sourde, des sueurs nocturnes l'accablent (30 avril), et s'il reste une vingtaine de jours sans souffrir, il ne

tarde pas à s'écrier : « Mon âme est triste jusqu'à la mort » (17 juillet 1818). Un instant, il songe à retourner à Aix, mais il n'a « aucun espoir de soulagement et n'en attend que d'un séjour dans les pays chauds ». Il se plaint de violentes céphalées. A peine peut-il écrire le matin une lettre ou lire quelques pages de « Don Quichotte ». Complaintes douloureuses que cette correspondance. Une lettre contient « l'Isolement », une autre « Ode au malheur », composés, dit-il, « pendant une crise de rhumatisme sur le dos et le col » (25 août 1818). Puis, c'est « Le Crucifix », « La Foi ». Le supplice se continue par des « douleurs violentes d'estomac et de foie » (15 janvier 1819), et « personne, dit-il, ne peut s'imaginer une continuité de souffrances aussi aiguës qui ressemblent à deux ou trois agonies par nuit ». Un instant, il se croit encore mourant et fait ses adieux à Virieu (19 février 1819). La gloire vient à la place de la mort.

Adulé dans les salons parisiens, il partage sa vie entre la douleur et la poésie. Des palpitations alternent avec des crises hépatiques, des douleurs gastriques et des troubles oculaires. Désespéré, il retourne à Aix aux premiers jours d'août. Les eaux le soulagent, mais il a encore « mal aux yeux ». A travers tout ce tumulte, sa vue baisse fortement, il doit porter des lunettes vertes et se place des « sangsues sur le front ».

L'automne lui redonne sa fièvre et ses sueurs. Mais, dit-il,

« ... D'un jour intérieur, je me sens éclairé
Et j'entends une voix qui me dit d'espérer »

Les « Méditations » paraissent le 13 mars 1820, « alors qu'il se prépare à paraître devant le Seigneur ». On l'adore. Là, Marianne-Elisa Brich rêve au prince charmant. Et, tandis que sa santé le traite cruellement, alors qu'il « agonise les trois quarts du temps », le hasard veut qu'un médecin de Genève lui dise qu'il s'en moque et : ce grand malade n'a qu'à « partir pour Naples et n'y rien faire pour vivre cent ans et voir s'user son rhumatisme goutteux et nerveux ». Par

... Un beau soir qui s'endort dans son lit de nuages

il vogue avec sa femme vers Naples au baiser de feu.

CHAPITRE IV

L'âge mûr

Le mariage a tué le mal du siècle en Lamartine. Il lui reste les tourments du corps : foie, cœur, tête, se consomment dans une « fièvre lente et continue ». En automne, il se sent mieux : il a enfin le mot de bonheur sur les lèvres : il conçoit l'idée de l'immense épopée sur la destinée de l'homme dont « Jocelyn » et « La Chute d'un Ange » ne seront que des épisodes. Hélas ! l'hiver le cloue au lit. Il a la « tête brisée », il croit qu'il devient fou, et « devant ce supplice qui les passe tous », les grands médecins de Naples lui promettent de longues souffrances. La goutte le tient « dans tous les organes, voire même au pied droit », ce qui lui donne l'espoir qu'elle descendra enfin. A peine peut-il achever son « Chant d'Amour », « Ischia », « Adieux à la Mer ».

Il quitte l'Italie et revient à Aix, « malade comme un chien ». Tel Salomon, il prétend que « tout est vain ».

De Genève, où sont ses oracles, on lui conseille Plombières : il n'y trouve « qu'une dose d'ennui intolérable et un redoublement de maux ». Fin juillet, il s'embarque avec sa femme et son fils pour l'Angleterre : l'enfant meurt le 30 août 1822. Cette médecine lui paraît bien pitoyable.

Après une crise de dysenterie, le paludisme l'atteint fin septembre 1823. Il se plaint d'une « fièvre quarte escortée d'un accès de goutte dans l'estomac chaque nuit ». Désespéré, il rejoint la Suisse où la mélancolie lui revient comme à seize ans. Il a sa fièvre tierce maintenant ! Deux de ses sœurs meurent près de la vingtième année. Lui, ne fait que réquisitoires sur réquisitoires contre « l'inventeur de la goutte ».

Le retour à Aix s'impose : il y passe un délicieux juillet, mais « sans avoir pu y laisser sa fièvre tierce qui revient plus tierce que jamais ». Il en a la phobie, depuis onze mois. Entre ses accès, il compose le « Dernier Chant du Pèlerinage d'Harold » et même « Le Chant du Sacre » qu'il adore.

Il semble qu'il y ait alors une période de calme dans cette vie malade. En 1826 et 1827, il se plaint bien de cette « fièvre à demi-éteinte qui se réveille au printemps, de cet accès qui éclate tous les cinq jours (22 juillet), de ces matinées douloureuses ! Il consulte bien, par lettre, le Docteur Véryssel, de Lyon, en qui seul il a confiance. Mais il n'agonise plus. Ses lettres sont gaies, pleines de souvenirs de bal, de théâtre, de réceptions, chez le grand-duc de Toscane. Celui qui se mourait hier prend chaque soir sa cape de gentilhomme et rêve dans les jardins sous le souffle du

jet d'eau qui berce les mimosas... Bien plus, il croit sa verve lyrique épuisée aux dépens de sa verve épique. Il a mis dans un sac tous les vers achevés depuis un an et ne veut plus en entendre parler !

« Je mange mon pain blanc sans m'occuper du reste. Nous sommes des plus heureux de ce monde et nous devons bénir Dieu de notre lot. » (Janvier 1828.)

A ceux qui refusent toute sincérité à Lamartine, cet homme qui « joua toute sa vie au poète mourant », de leur dire qu'ils ignorent Lamartine.

Et si j'ai insisté sur cette amélioration de sa santé de septembre 1826 à juillet 1828, c'est que l'aveu enthousiaste qu'il en fait dans sa correspondance prouve la haute valeur biographique de ces « Lettres » et la puissante influence de la maladie sur ce génie : le lyrisme lamartinien jaillit de la douleur. Dès que le mal est lointain, le grand poète n'est plus qu'un historien, un philosophe, un gentilhomme.

L'année 1828 s'achève encore dans la souffrance. Les cortèges des fièvres se succèdent. La mère tant aimée succombe à un accident stupide, la Révolution de 1830 brise la carrière diplomatique du fils. Alors, il se souvient de ce désir secret : « Si je puis seulement amasser cent louis, j'irai en Grèce et à Jérusalem avec un bourdon et un sac, et mangeant du pain ».

Le 10 août 1832, après avoir traversé Malte, il trouve la Grèce à feu et à sang...

Le mauvais voyage

Des rochers noirs, des pestiférés, la mort sous son toit : tel est le bilan du poète durant son séjour en Orient. Il tombe gravement malade dans un petit village de Bulgarie ; il est à peine guéri de sa pleurésie que la peste le menace. Il prend mille précautions et revient à Beyrouth où il a laissé sa femme et sa fille : le malheureux trouve une moribonde : Julia se meurt poitrinaire. Elle était déjà atteinte en quittant la France : la Syrie l'a tuée. Elvire... sa mère... Julia !

Anéanti, perdu, « dans une impuissance de facultés totale », il n'en peut plus de tristesse, de fatigue, de maladie. Le retour par le Liban est lugubre. Mais cet être nouveau que l'Orient a rendu fataliste, cet aboulique d'un instant auquel le malheur donne pour la première fois une volonté de fer, cet homme étrange qui trouve un charme infini à la vie nomade de l'Arabe du désert, ce génie s'épanouit : il prophétise : Homère, Ossian ? mais ils ont existé !

Lamartine est Arabe ! Ce nouveau Macbeth a une mission quasi divine. La preuve ? Mais elle est dans son sentiment. Pour la première fois de sa vie, il s'inspire confiance à lui-même. Il résout tout par une « divination qu'il tient pour infaillible » (Doumic). Esther Stanhope a vu en lui un éclaireur du monde. C'est le début pour lui du surmenage : « Je ne tiendrai certainement pas à la Chambre, dit-il, c'est un

métier odieux : 6 heures par jour à ne rien faire dans cet air brûlant et méphitique, c'est trop pour ma santé » (janvier 1834). Il se lève à 5 heures. Assiégé de journalistes qui le veulent à leur tête, de députés qui veulent former un noyau, de 60 correspondants par jour, il commence « Jocelyn », le « Voyage en Orient ». Il va visiter ses électeurs à Hondschoote : il y tombe malade un mois, accablé « de la tête et de la gorge » (juin-septembre 1835). Enfin, après une année « fabuleusement laborieuse », il achève la copie de 9.000 vers. Maintenant, il lit, étudie de la politique, de la philosophie, de l'histoire. Il achève « Jocelyn » et pense publier dans quelques mois deux volumes de poésie antédiluvienne, la seconde page d'une épopée indoustannique. Mais, accablé d'ennuis et malade, il a, en 1836, une crise de dépression. De plus, une contusion du genou, sur laquelle se greffe un « rhumatisme articulaire aigu inflammatoire » qui s'étend bientôt, lui interdit tout exercice. « J'ai été 13 jours sans une heure de sommeil et poussant des cris à réveiller tout l'hôtel. La crise violente a cessé. Je t'écris du lit d'où je ne puis bouger. » (Lettre à Virieu, 16 janvier 1837.) Il y passe 42 jours (4 mars 1838). L'été lui rend sa « fièvre nerveuse horrible toutes les nuits » (avril 1837).

Durant ces deux années, il travaille à ses vers souvent entre 3 et 4 heures du matin et le lever du jour. Des névralgies peuvent bien l'accabler. Ce qui ne l'empêche pas de publier « La Chute d'un Ange » (avril 1838), alors qu'il étudie « 20 volumes de chemin

de fer », écrit « 40 lettres par matinée », reçoit « 120 personnes le soir, deux fois par semaine ». Et, naïvement, il avoue : « Je suis malade et triste. La politique a seule la puissance de me ressusciter de mon sépulcre vivant » (octobre 1838).

L'année 1839 n'est qu'une suite ininterrompue de migraines, de palpitations, de crises de « rhumatisme au genou ». Il fouille dans ses vieux papiers et réunit une série de pièces de circonstances, consolations à des amis affligés, remerciements, toasts : ce sont les « Recueils ». Titre trompeur ! Hélas ! Mais il sait la médiocrité de cette dernière gerbe couronnée par « l'insuccès le plus éclatant et le plus général que puisse ambitionner un mauvais poète ». C'est bien, il n'écrira plus de vers. Il n'a qu'un vœu : « Que Dieu me guérisse deux ou trois fibres de la tête et de l'estomac. » Excédé, il n'en a pas moins la vie politique la plus active qu'un homme puisse rêver.

Etrange, en vérité, cet être qui descend de la tribune pour préparer un discours et qui, malgré une implacable migraine, compose une « Histoire des Girondins », une « Marseillaise de la Paix », des « Confidences ». Ce n'est pas là le remède de la goutte, mais il écrit un peu, dit-il, pour vivre !

De 1849 à 1853, ses lettres ne sont que plaintes contre ce « rhumatisme de l'estomac » qui le ronge. Stoïcien, il se console de cette « destinée qui a pour dénouement la mort ».

C'est son heure du berger.

Un homme se penche sur son passé

« Et maintenant, ne t'occupes plus que de musique. »

La Pythie à Socrate mourant.

Dans le parc du château de Saint-Point, un vieillard taille un buisson de roses. A sa toque de velours jaunie par le soleil, à son pantalon de toile taché, sa veste de même étoffe, on songe au jardinier ! Le bruit de la grille : l'homme se retourne et la visiteuse a bientôt reconnu le chantre d'Elvire. Des yeux inattentifs ne voient pas le spleen qui creuse cette âme. Il faut des larmes sur ce visage à la sérénité trompeuse pour que foi soit donnée au murmure de ses lèvres : « Je voudrais être mort. »

Le grand poète a abdiqué. Il méprise tant d'idées, tant de gens maintenant ! Sa misanthropie s'étend : on n'ose pas venir chez cet obsédé qui ne veut plus que « payer ses cinq millions de dettes ». Une fièvre le dévore qui ne lui laisse aucun sommeil. Levé dès 4 heures du matin, il écrit ce « Cours de Littérature » et cette « Histoire de 1789 », qui le tuent et lui donnent du pain. Mais, fatigué, il cède souvent la plume à sa femme ou à son secrétaire Alexandre. « Le bon public prend cela pour du Lamartine ! » (Alexandre).

Un journal légitimiste le représente au pont des Arts en « Bélisande », jouant de la clarinette et disant aux passants : « O bonnes âmes ! Encore un million pour racheter les chenets paternels ! »

Pauvre, abandonné, perclu de rhumatismes, il a auprès de lui sa femme et sa nièce Valentine de Ceysiat. La première marche à pas mal assurés et n'est depuis longtemps qu'une âme inquiète. La nièce est tout à la fois l'enfant de son génie, la garde malade et celle qui se souvient. L'épouse aimée meurt le 23 mai, après un délire de huit jours : le vieillard sanglote durant un mois, devient taciturne, va souvent dans la forêt pour s'étendre par terre et pleurer. Bientôt le rhumatisme ne le quitte plus, c'est un supplice que de marcher ou d'écrire. La nièce imite à merveille son écriture : n'aurait-elle pas écrit « Antoniella » ?

Bientôt la démarche du grand poète hésite, sa grande taille a fléchi. Sous ses cheveux blancs, on dirait un prophète, un je ne sais quoi de sacré et de divin l'auréole.

Il ne dort plus. Les forces lui manquent. Il s'enferme dans un silence impressionnant, et après plusieurs ictus, il meurt le 28 février 1869 dans le chalet d'emprunt dont Paris lui a abandonné la jouissance.

Couché dans le grand lit bois de rose, le crucifix d'Elvire sur les lèvres, il agonise un instant. Des mains pieuses ferment ces yeux qui, mi-clos, caressent le portrait d'une mère. La flamme d'un chandelier rustique palpite près de lui, insensiblement éblouie...

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Le portrait, le physique

« Car même l'esprit dépend si fort du tempérament et de la disposition des organes du corps que, s'il est possible de trouver quelque moyen qui rende communément les hommes plus sages et plus habiles qu'ils n'ont été jusqu'ici, je crois que c'est dans la médecine qu'on doit le chercher. »

DESCARTES.

M. de Lamartine était très beau. Il l'était par sa taille élancée qui « se cambrait avec une élégance suprême », par la finesse de son masque digne d'inspirer le sculpteur sacré. Châteaubriand a dépeint cette « tête maigre aux yeux noirs perçants, au nez aquilin, à la bouche souriante, au menton à large base, au front élevé, à la pâleur transparente qui se détachait sur un habit noir ». On imagine aisément

cette cage thoracique étroite et allongée, ces os et ces muscles minces et maigres, ces cheveux châtain^s et ces sourcils abondants. A mesure qu'il vieillissait, son cou s'allongeait, son nez se recourbait, et le défaut si extraordinaire de sa tête apparaissait davantage. Il était presque microcéphale. Ce défaut physique inattendu n'explique certainement pas, comme le veut un biographe, ce manque d'équilibre qui fut la caractéristique du grand homme ! Un irrévérencieux bas bleu avait remarqué qu'il était nanti de pieds démesurément longs « gendarmesques ». Et s'il est vrai, comme le dit Sainte-Beuve, « qu'une complexion frêle laisse à l'esprit tout son jeu, que la pensée y conserve plus de délié, que la maladie crée un état de langueur humiliante (à laquelle nous devons en partie Pascal) (Port-Royal, chapitre XVII), ce type corporel spécial, gracile, leptosome en un mot, nous promet presque des « Méditations ». L'âme et la chair s'unissaient en lui en une perfection absolue. Et l'on a dit que l'Inde l'eût accueilli à l'égal d'un Mahatma soumis aux terrestres épreuves.

L'hygiène et la méthode de travail

Levé dès 3 heures du matin, Lamartine buvait une tasse de thé et travaillait jusqu'à midi, quand sa santé le lui permettait. Il déjeunait, vaquait à ses affaires, se promenait. Tel un Hindou, il était végétarien, professant que toute nourriture ayant vie doit être ban-

nie de l'alimentation. Il se contentait souvent de laitages, de fruits, de pain noir. Dans la « Chute d'un Ange », il fait l'écho du régime végétal et traite d'également l'habitude de tuer les animaux. En revanche, il faisait grande consommation de champagne : « Je l'aime, disait-il, parce qu'il parle. C'est le canon de la civilisation, le seul qui devrait se faire entendre. » (Docteur Ordinaire). Un jour, on lui versait du vin de la Comète de 1811 : « Versez, dit-il, c'était le lait que je buvais quand je faisais encore des « Méditations ». C'est à lui que j'ai dû mes plus belles inspirations. » (Docteur Ordinaire). C'était son paradis artificiel, à lui, mais peut-être devait-il aussi au bon vin de Bourgogne cette facilité avec laquelle il sacrait « comme le plus vulgaire des chiffonniers ». Il ne pouvait prononcer le nom de Dieu sans l'accompagner de mille tonnerres ! Le soir, il lisait au hasard, sans méthode. Quelques volumes courant l'un après l'autre sur son bureau, voilà sa bibliothèque. Il préférait le rêve en la nuit polluée d'étoiles, la causerie avec quelque femme. Il aimait se promener dans la longueur du salon, évitant le lustre qu'il touchait du front, les mains dans les poches de son large pantalon à blouse. En été, l'aube le surprenait, s'en allant à cheval dans les prés tièdes, suivi de son fidèle Fido : c'était là son remède contre la goutte.

Il avait des affinités secrètes avec tous les êtres et savait le langage secret des oiseaux « comme les saints et les solitaires ». (Bardoux).

Ca actère

D'aucuns ont vu là un indice de puérile vanité. D'autres ont crié au poète romantique abandonné. Mais la zoophilie de Lamartine est, comme celle de Schopenhauer, une réaction de défense contre l'homme. Elle est la conséquence de l'ennui, du désœuvrement forcé par la maladie, peut-être d'une connaissance approfondie de l'homme. Non pas qu'il me plaise de baptiser Lamartine disciple de Schopenhauer. Ce Werther à variations dont les lèvres s'ouvrent pour tant de femmes, n'avait du célèbre pessimiste que l'orgueil. Il se savait grand poète, se croyait grand architecte, grand vigneron, homme politique éprouvé. Il se jugeait supérieur à ses contemporains, mais quand il se comparait aux génies de premier ordre, c'était un modeste. Orgueil sans tache de vanité, qui a son origine « dans une conviction intérieure et directe de sa propre valeur. La vanité, au contraire, cherche un appui dans l'opinion du dehors pour arriver à l'estime de soi-même. L'orgueil est silencieux. La vanité rend bavard. » (Schopenhauer.)

Un tel orgueil explique la prodigalité légendaire du grand poète. Lamartine ne voulait jamais paraître pauvre et son idéalisme mettait au service de sa bonté une admirable générosité. Le bon sens en est choqué, le cœur ne l'est jamais. Et s'il est vrai que, dans sa jeunesse, quelques femmes profitèrent de ses libéralités, les incalculables dépenses qui le ruinèrent furent, pour la plupart, des dons où l'honneur seul a sa

place. Il n'est rien de pathologique dans cet abus de l'argent.

Enfin, à ceux qui l'ont blâmé d'avoir senti son génie, de penser « qu'ils n'ont rien sans doute en eux-mêmes qui puisse les rendre fiers ». (Schopenhauer). On a dit, il l'a dit lui-même, qu'il se moquait de la gloire. « Plus que de toute autre chose, de tous les néants, c'est le plus néant : elle n'a pas l'ombre de sens commun ». (Lettre à Virieu, 27 mars 1818). En réalité, il l'aimait, la préface des « Méditations » en fait foi. Mais s'il est vrai que Lamartine voulait être adulé, s'il est certain qu'on le surprenait en contemplation devant son buste, il avait bien d'autres qualités pour se faire pardonner ces légers accès féminins. A citer ses traits de générosité, il faudrait un volume. Ce Saint-François d'Assise était un Saint-Martin !

L'ami

Il eut peu d'ennemis. D'abord parce qu'il savait s'adapter : de nos jours il eût peut-être été démocrate, puis royaliste, puis communiste ? Ensuite, parce qu'il était bon. Ça et là quelques rancunes de jaloux, tel Andrieux, tel Sainte-Beuve.

Léon Séché a écrit tout un livre sur les « Amitiés de Lamartine ». Je n'ai retenu ici que le nom d'Aymon de Virieu, dont la tendresse pour le poète n'a d'égale que la richesse de son âme. Une telle affection

n'a rien de celle de Verlaine pour Rimbaud. Lamartine n'est pas un disciple de Montaigne, de Byron, de Grillparzer, d'Oscar Wilde. L'ami pour lui est un Ciceron. Et si en 1809 sa jeunesse écrivait :

« L'amitié n'est qu'un nom, qu'une faiblesse impure
Fille de l'intérêt, et non de la nature
Jusqu'à dans son ami, l'homme n'aime que lui
Il est seul, il est faible, et se cherche un appui. »

il oublie bientôt La Rochefoucauld et au temps des
« Méditations » il sait que l'amitié est

... le lien de deux cœurs
Qu'unissent la vertu, les goûts et les humeurs
Divin attachement, né de la sympathie
Que le sentiment forme et le temps fortifie. »

Le sexuel : le problème d'Elvire

« J'ai lu aussi, il y a quelque temps,
qu'on ne pouvait plus considérer comme
complète ou même suffisante la fiche d'un
homme dont les caractéristiques et le pas-
sé sexuels sont inconnus. »

Jules ROMAINS (*Le Dieu des Corps*).

Le démon de midi ne semble pas avoir brûlé Lamartine, et il faut en finir avec cette légende du poète devenu veuf qui contracte une alliance avec sa nièce. Emile Henriot, dans le « Temps » du 3 janvier 1928, fait justice de cette chimère littéraire et conclut « qu'Antigone n'a pas besoin d'épouser Œdipe pour lui prouver sa piété et son dévouement ». A ceux qui

voient en Valentine de Ceyssiat la maîtresse de Lamartine de donner des preuves : jusqu'à présent, rien !

Le poète Germain Trézel, dans une récente pièce, d'ailleurs tout à fait délicieuse, « Les derniers jours de Lamartine », a fort bien ressuscité la physionomie de cette femme qui fut l'enfant béni des jours de détresse et dont le seul péché est d'avoir aimé Lamartine jusqu'à l'adoration. Il n'est pas de cour d'assises littéraire pour juger et punir semblable crime.

L'aube, par contre, a tourmenté ce poète. Evidemment, les cymbales de ce lever d'amour ne l'ont pas abasourdi comme un Verlaine, un Baudelaire, un Amiel. Sa sensibilité cristalline s'est épanouie librement sous les yeux d'une mère mystique et scrupuleuse. Libre, cet enfant qui ne s'épargne aucune des fatigues des petits campagnards. Libre, cette âme qui, le soir, joue à cache-cache avec la lune. L'a-t-il assez chantée dans son « Invocation », sa liberté de gosse !

Mais un jour c'est la prison, le collège. Adieu les pirouettes dans les prés, adieu le bruit que fait le crépuscule à la chute d'un fruit. Les angles de la vie en commun déchirent cet enfant. Il s'étirole. Sa sensibilité s'émousse. Il brise les chaînes qui l'enlacent et s'enfuit. N'est-il pas fait pour aimer ? On infiltre de la haine en son cœur : il se découvre, et le retour de l'enfant malheureux au toit qui fume crève la bulle qui tournoyait en lui. On a voulu refouler ses tendances, elles se sont hypertrophiées et métamorphosées. La bulle diaphane et pure s'évanouit en le corps, en la chair. D'abord, il reste chaste, étant toujours

guidé. D'ailleurs, l'écho de sa piété d'enfant est apte à éteindre toute incandescence !

Mais ce n'est qu'un pas de plus dans le refoulement. Cet hypersensible finit par se laisser enivrer au parfum des sens. Son sommeil est un film qui l'imprègne de caresses de femmes. A-t-il tout dit dans ses « Confidences », lui qui courait, un peu plus tard, « de fleurs en fleurs, de belles en belles » (cité par Georges Roth). Il ne s'effraie pas. Le démon le tente un soir à seize ans. Ses lèvres goûtent le feu d'un baiser si chaste fût-il. Il est de la sensualité dans ce simple détour du sentier inconnu. Un acte crée une habitude, et bientôt triste, agité, il a besoin d'une maîtresse. *Lamartine n'est pas un amant platonique !* Mais, à l'instar de Rousseau, dont il sait la mésaventure avec une courtisane de Venise, il est syphilophobe. Il écrit à son ami Guichard : « Je dois trouver au théâtre une femme assez jolie et coquine, avec laquelle j'ai ri toute la soirée d'hier dans une petite loge. Honni soit qui mal y pense ! Mais je m'amuse seulement à la chatouiller et à l'embrasser sans aller plus loin. Je reviendrai tristement coucher seul. *Timeo Danaos* !... » Clarté peu mallarméenne !

Son amour avec Henriette Pommier, brusquement interrompu, est suivi d'un désespoir — réaction qui peut sembler banale à bien des jeunes gens. Peu le subiraient avec une telle intensité, car il s'agit d'un terrain émotif, d'un hypersensible sur lequel les tendances primitives évoluent intensément. Car un instinct sexuel réfréné subit une déviation telle une racine qui rencontre un rocher, Le désir de partir s'allie

chez Lamartine au regret de la chair. Il y a transfert des possibilités de la sensibilité sur celles de l'imagination.

Lamartine est un sexuel normal, mais un grand sexuel. On l'oublie. Sa poésie, toute de lascives caresses, est une perpétuelle survivance d'un désir, ou d'un souvenir de femme.

Partir ? Mais c'est l'hygiène des voyages dont parlait Montaigne. C'est le secret peut-être d'oublier le désir ? Mais, discret un soir, celui-ci ne saurait s'évanouir à la vue de la campagne romaine : Graziella est un besoin mal récompensé, le souvenir d'une crise sensuelle censurée par un suprême idéalisme. Le médecin sait bien que le complexe qui nous porte ne peut être ce que nous appelons « chaste », religion mise à part. Il « Est » simplement ! La chair est l'antidote de l'esprit et l'esprit l'antidote de la chair. » (Daudet).

Comment ne pas insister sur cette obéissance normale de Lamartine à l'instinct sexuel, puisque « on instruit l'affaire de Madame Charles comme une cause criminelle, en scrutant des correspondances intimes, en discutant des alibis ? » (J. des Cognets). Ce procès physiologico-littéraire, étudié par le Docteur Babonneix en 1925 (*Chronique Médicale*), divise depuis longtemps les Lamartiniens. Si jeune puissé-je être, qu'il me soit permis de me ranger aux côtés de mon maître aimé, le Docteur Babonneix, et d'exposer ses idées et les miennes. La vérité est seule en cause.

La thèse de Léon Séché, dans « Les Amitiés de La-

martine », tend à démontrer d'abord que le poète n'a pas passé à Aix, auprès d'Elvire, plus d'un mois, comme le dit Doumic, mais bien seulement une vingtaine de jours. « La rencontre de Mme Charles, à Aix, bien loin d'avoir dévergondé Lamartine, l'avait au contraire corrigé de la légèreté de ses idées, de la sottise de son caractère et lui avait rendu sa sagesse ». Une lettre du poète à la jeune comtesse Nina de Pierreclos, née de Cormatin (2 janvier 1817), serait significative. Pour nous, elle ne l'est pas ! Au surplus, vingt jours sont-ils nécessaires à deux êtres humains pour devenir amants ? D'ailleurs Lamartine cherchait une femme comme moyen de guérison à sa mélancolie hépatite. Il trouve l'ange rêvé. Alors que faut-il de plus pour le « corriger » et « lui rendre la sagesse » aux yeux du monde. Il n'est pas jusqu'au criminel qui ne puisse devenir un ange entre les mains d'une femme ! Enfin, quand il s'agit « de deux êtres découragés de la vie avant de l'avoir goûtée », d'un poète malade et d'une poitrinaire, d'une « captive », selon le terme de Kessel, l'amour est total. Léon Séché conclut cependant : « La liaison de Lamartine avec Mme Charles fut aussi chaste que passionnée — ce qui d'ailleurs n'a rien d'extraordinaire et n'exige pas la vertu des saints. »

Dans l'autre camp, Faguet, Doumic, Cabanès, Babonneix, Cahuet, Aimé Lafont, sourient. Elvire n'écrivait-elle pas quelques jours avant sa mort : « Je vivrai pour expier » ? On n'expie pas une amitié, on expie un amour quand on est croyant. Mains témoignages forment réquisitoires : ceux de Sainte-Beuve,

d'Henri de Lacretelle, Dargaud, Ch. Alexandre, Louis de Rouchaud.

Certes, Raphaël représente Elvire comme un « être trop tendre pour être un Dieu, trop divin pour être une femme ». Mais Lamartine lui-même avoue dans son « Cours familial de Littérature » (Entretien, C. VIII), que son récit est « à moitié vrai, à moitié faux. J'ai voulu allier dans le même livre l'amour frénétique et la piété. Je n'ai pas été franc. J'en ai été puni par l'insuccès du livre. J'étais alors plus amoureux que pieux. J'aurais dû le dire : ce morceau de mes « Confidences » manque de sincérité. La nature, qu'on ne trompe pas, le découvre, et la main rejette le livre qui veut tromper. » (Entretien, C. II, pages 451-2, 1864).

Sainte-Beuve, dans une lettre adressée à J. Troubat, le 12 mars 1819, prétend « que Lamartine était bel et bien l'amant de Mme Charles et il n'a été platonique qu'en vers ou dans ses prétendues « Confidences ». (Noël Charavay, *Bulletin d'Autographes*, n° 520, mai 1920, n° 90.395, p. 21). Evidemment, la haine de l'auteur des « Lundis » à l'endroit du poète n'est pas faite pour nous persuader. Mais, après l'ennemi, écoutons les amis.

Dargaud, à qui Lamartine a dédié ses « Nouvelles Méditations », lui demandait discrètement : « Votre passion pour Mme Charles ne fut pas, je m'imagine, une passion purement platonique ? » — « Assurément non ! Mais l'âme prédomina toujours sur les sens ! »

Comment mettre en doute le témoignage de Charles Alexandre, dont la tendresse, la fidélité pour le poète

s'exhalent dans ses « Souvenirs sur Lamartine » ? (Paris, 1884). Il écrit, à propos de Raphaël : « Tout était-il vrai dans cette histoire d'amour ? Cette confidence n'était pas une confession. Le souvenir a sa pudeur. Le poète n'osait pas avouer le beau péché de l'amour. »

Henri de Lacretelle n'a pas trahi non plus, et son témoignage est capital. Dans ses pages sur « Lamartine et ses Amis » (Paris, Dreyfous, p. 226-229), il raconte les entretiens au cours desquels le poète lui lut Raphaël :

« ... J'avais un soupçon sur l'entière vérité de ses « Confidences ». Je n'admettais pas que l'amour fût resté aussi chaste avec de si charmantes maîtresses. Je tendis un piège : « Ce qui fera l'immortalité, dis-je, « de votre livre, c'est sa pureté. Vous n'avez jamais « eu que des hymens d'âme. Toutes ces femmes pas- « saient devant vous comme des visions. Vous ne les « avez pas dégradées en leur attribuant des sens ! »

« — Je n'ai certes pas tout dit, répondit Lamartine. J'ai peut-être trop respecté la pudeur de celles qui me liront. Je ne réussirai pas à fonder l'école des platoniques et je n'y tiens pas. Elle est horriblement fausse. En tout cas, j'espère qu'on devinera et que tous ces sous-entendus ne me déshonoreront pas. J'ai épuré les flammes par lesquelles nous avons passé, mais elles nous ont brûlés jusqu'à la moelle. Je n'ai pas refermé mes bras sur le vide, comme les saints de la Thébàïde sur leurs visions. L'homme a son système nerveux autant que son système physiologique. Je n'ai jamais ressemblé à M. Grandisson. J'ai obéi à

mes deux natures. J'accepte le dualisme. Les sens ont leur extase, et elles font partie de ma poésie. Je dirai tout dans mes « Mémoires ». *Je n'ai jamais fait vœu de chasteté. J'ai aimé toutes celles que j'ai adorées.* »

Rendons grâce au Docteur Babonneix d'avoir remis à ce jour ce document « grave, précis », et surtout très vraisemblable. Il est décisif, le mythomane qu'était parfois Lamartine a fait cet aveu à un intime. Point n'est besoin désormais d'avoir recours aux souvenirs de M. de Bonald qui, entrant un jour à pas lents dans la chambre, surprit les deux amoureux dans une situation « délicate à exposer ici » ... « et le moins qu'on puisse en dire, c'est qu'elle n'apporte aucun renfort à la thèse soutenue par la défense ! » (L. Babonneix).

Quand une femme a su être assez divine pour inspirer un « Lac », une « Immortalité », on lui doit le pardon de s'être trahie elle-même et d'avoir, un soir au crépuscule, au maître abandonné son corps... L'amour veut à la fois le pur et l'impur, comme le dit Léon Daudet.

Elle a été la maternelle amante, et non pas une demi-vierge.

CHAPITRE II

Le tempérament : une ébauche d'émotif

« Ce qui est scientifique est peut-être de ne pas s'obstiner dans ces cas là, à garder le ton scientifique; il se peut que le ton littéraire, quand il est inséparable du vrai, ne soit qu'un état méconnu du ton scientifique. »

Jules ROMAINS (*Le Dieu des Corps*).

La formule de l'homme dépasse le complexe biologique. L'hérédité, gerbe de « transmissions intactes, bien que parcellaires, de types ou de caractères déterminés » (Daudet), ne laisse à l'être qu'un schéma ou constitution. L'arbre a ses feuilles par la transmutation. Grâce à elle, la douleur de la chair, la torture de l'âme, se métamorphosent en un cri, un poème ou un chant. Ce sont les rythmes de l'homme, insoumis au déterminisme, et par cela même fuyants et mal connus.

L'hérédo, chez Lamartine, c'est une ébauche d'émotif. Le moindre frôlement lui est une blessure. Né

d'une mère scrupuleuse et dont il sait « la mobile rougeur de ses moindres émotions » : il est, dès sa jeunesse, un cristal vivant. La préface des « Méditations » est comme le double du « Journal » de Mme de Lamartine. On y trouve l'aveu le plus pur de ces innombrables frissons au seuil même de la vie. Ces pages, mieux que les vers du « Lac », nous brûlent à cette sensibilité à outrance. Emotivité qui, en biologie générale, semble une forme naturelle de l'expression de l'instinct de conservation; certes, mais qui se prolonge en Lamartine au delà de l'enfance. Les vingt ans sonnent dans un tumulte qui, s'il n'est pas celui d'un Rimbaud, d'un Verlaine, n'en reste pas moins exceptionnel. L'amour passe avec fracas. Le désir veut être inassouvi. On ne l'a pas assez mis en relief jusqu'alors. Le suicide est en jeu maintes fois, le goût de la mort altère cet organisme au moindre choc. Il y a une véritable insuffisance de l'inhibition motrice, réflexe et volontaire, en cet organisme à réactions anormales par leur vivacité, leur extension, leur durée, parfois même leur qualité. Il y a là comme un perpétuel catalyseur. Bien qu'un rien lui rende son équilibre, Lamartine s'adapte mal aux brusqueries de la vie. Il a la haine du hasard. Toutes les sphères organiques de son être subissent les effets malsains des périodes de dépression ou d'excitation. Il dort mal. Sa poitrine est comme opprimée. Son cœur « bat la breloque ». Sa volonté faiblit. D'autres fois, il devient l'anesthésique-type dont la froideur voulue cesse brusquement pour l'orage.

Sa correspondance est hérissée de plaintes de trou-

bles organiques diffus et variés depuis la céphalée tenace jusqu'aux crises de tachycardie, de sensations de « nerfs noués », de spasmes.

Ce pèlerin d'Orient choisit parfois comme tabou le fatalisme d'un fumeur d'opium, le scepticisme d'un Voltaire, le rationalisme d'un Rousseau. Un caprice de jeune fille le rend panthéiste. Mais le soir, il va s'agenouiller dans une humble église de village et ne parle pas durant un mois.

Je me garderai bien de mettre l'étiquette « émotif » sur ce tempérament, au sens où l'entend Dupré. Pas de psycho-névrose émotive ici. Tout au plus, une légère infirmité chronique créant un terrain propice à l'éclosion de certains accidents comme l'obsession du suicide, la neurasthénie, la psychasthénie, l'angoisse, le doute, le scrupule, au même titre que la tachycardie. C'est une ébauche d'émotif.

J'essayerai de justifier plus loin mon opinion, dans les pages sur les « Catalyseurs du génie lamartinien ».

Les catalyseurs de ce génie

I. — *L'ennui*

Milly : il a vécu dans ce pays riant où tout s'exhale sous les branches ou dans un peu de soleil. Libre, ce petit paysan qui fait l'école buissonnière et qui revient le soir juste pour cueillir le baiser maternel. L'âtre rouge éclaire les feuillets de la « Jérusalem dé-

livrée ». Le nid est doux jusqu'à la monotonie. Il faut souffler dans une flûte de roseau pour dépenser un peu son âme, pour éloigner la tentation de voyages vers l'infini. Le toit qui fume. Les sapins aux airs de sorciers. Le chardonneret rouge. Les jours sont mêlés.

Alors, les tendances secrètes se font jour, puissantes et fortifiées, contrôlées seulement par l'examen de conscience. Le soir, Lamartine a faim de rêverie. C'est son aliment et la condition de ses métamorphoses.

PREMIÈRE TRANSMUTATION EN « LA MUSIQUE INTÉRIEURE ». — C'est du reste l'expression la plus pure de l'instinct de conservation : les cordes de la harpe sont faites pour vibrer.

Cette musique intérieure qu'a si bien contrôlée Charles Maurras est simple, primitive. La joie même ne l'entache pas, ni la tristesse, ni la douleur, ni surtout le doute. Elle jaillit, c'est tout dire.

Sa spontanéité fait que les jeunes et les femmes l'adorent. L'homme mûr, le philosophe, celui qui raisonne, ne vibre plus. La gamme est trop simple !

L'ARABESQUE, SECONDE TRANSMUTATION, va naître de l'ennui, de la douleur, de la maladie. C'est là la stèle d'une « Méditation ».

Voivenel a parlé de la « nappe profonde d'énergie nerveuse, de sa tension ou cénesthésie ». Transmutée,

elle devient l'acte ou pensée. Sorte de sève, il lui faut monter, circuler : c'est le désir. A l'inverse, « il n'est pas de pire eau que celle qui dort ». Il est des maladies dues à la « stagnation de la nappe, profonde de notre énergie » : elles sont d'autant plus aiguës que l'être est plus sensible. L'émotif est le terrain de choix : Lamartine, Pascal, Baudelaire, Rollinat. Plus près de nous, un César Franck, une Renée Vivien. Le spleen triomphe et les névroses s'extériorisent. Freud parle de ces névroses substitutives ou « de dégonflement ». C'est l'ennui du poète, véritable victime de la monotonie de la vie quotidienne.

Naitre, vivre et mourir dans la même saison

Proust va à la recherche du temps perdu. Maupassant écrit « Sur l'eau ». Lamartine souffre : écarté qu'il est de tous les modes d'activité, la solitude de son village lui fait mal. Ces champs ne peuvent plus lui donner le stimulant nécessaire. Milly dort son sommeil d'un bout à l'autre de l'année, se recroqueville dans un ennui lourd, à couper au couteau. C'est presque le spleen du prisonnier. C'est ensuite l'ennui de la chair aux désirs désobéis, la névrose par refoulement de ces tendances sexuelles qu'il découvre lui-même, et tel Lamennais appelé par les orages, il avouerait un instant : « L'ennui naquit en famille, un soir d'hiver. » Il voudrait, comme Fantasio, être ce « Monsieur qui passe ». Son inertie l'étouffe. Chateaubriand a divinisé les larmes, l'adolescent se résigne en écrivant des vers d'une incomparable tristesse. Sa corres-

pondance est parfois même pénible au cœur qui veut du bleu. Ce ne sont que cascades de cris et d'images. D'autres auraient fait de la musique, de la peinture, de la médecine peut-être. Ce sont des formes de la volupté.

Si tant est qu'on puisse faire « l'autopsie » d'une œuvre poétique et en isoler les divers « ferments », on exhume des *Méditations* ce germe : l'ennui. Le « tristement » du deuxième vers de l'Isolement a son écho dans ce « cœur lassé de tout », du vallon et se meurt dans cette âme d'automne qui

S'exhale comme un son triste et mélodieux

Tout cela parce qu'un être jeune est malade et souffre dans son corps et dans son âme. On a appelé cela le « mal du siècle ». Je le définirais : une maladie par congestion de la sensibilité. Car « Poésie, c'est délivrance », comme le dit Goethe. Lamartine essaie de renouveler la nappe de son « sensible ». Ce créateur est un apoplectique psychique qui découvre la saignée. Son moi s'hypertrophie, lève le couvercle et s'épanche au hasard. La passion éclate et se proclame souveraine. Si Lamartine est tant aimé des femmes, c'est que ses désirs, sa mélancolie de malade s'étaient dans leur divine nudité. Il ne faut pas parler de « prostitution » car cette âme, hautement aristocrate, était sœur de celle de Platon. La foule ne les comprendra jamais.

II. — *Le désespoir et la crise de neurasthénie*

Lamartine a eu, aux alentours de ses vingt ans, une véritable hémorragie de la sensibilité. Préparée par une foule d'émotions, la crise l'a laissé psychasthénique et anxieux. Prédisposé, selon Portal et l'évidence, par son hérédité et sa constitution à la tuberculose, il tarit son tonus nerveux chaque jour : le dégoût de la vie, l'abus du rêve, un sentiment orgueilleux d'isolement, de se croire méconnu, de mépriser le monde et les voies tracées, de se savoir le plus désolé des hommes et d'aimer sa tristesse, tout cela conduit à la dépression. Un soir, il a le mal d'amour et la destinée le sèvre : il n'a que deux ou trois baisers de femme. Déjà c'est le retour au néant d'hier. Qu'il se contente du souvenir de cette rose à peine étreinte ! Hélas ! le sentiment d'une vie aux désirs jamais obéis finit par tuer le désir. L'idée de suicide l'obsède. Il erre quatre jours dans les bois comme un dément ; il devient préoccupé, anxieux, fataliste. Il lui semble qu'au moment où la joie va fleurir, il sentira comme une invisible main qui la resserre et qui l'étouffe. Tel est le lendemain du passage d'Elvire. *L'Ode au Malheur* naît un soir de décembre. C'est un blasphème bien vite neutralisé par cet acte d'adoration qu'est le sublime *Crucifix*.

Haller cite le cas de cet homme qui, passant au-dessus d'une tombe se sent retenu par le pied et meurt le jour même. La tombe de sa maîtresse à peine close, Lamartine, tuberculeux, goutteux, paludéen, voit

sous l'influence de cette crise de dépression morale, s'aggraver ses maux. Ses sensations de psychasthénique vont devenir des rêveries. Sortes de muses aux poignards, elles lui percent le cœur.

...Le sang coule, divin infiniment...

III. — *La phase de Psychasthénie*

Nietzsche parle de la supériorité de l'homme qui extrait du malheur le secret de son avenir. Au lendemain de la défaite de son cœur, Lamartine paraît brisé. L'émotif rentre en lui-même, dans cette arrière-boutique où dort ce besoin de rêve un instant assouvi. Plus que jamais, il se replie, ferme son cœur et ses yeux, cherche la solitude, Les nécessités matérielles le détournent maintes fois de sa rêverie. Soit ! Il la réservera aux périodes de déception, aux minutes de détente. Il substitue à ce besoin de rêve des associations d'idées à orientation philosophique. Tour à tour, religieux, métaphysicien, stoïcien, il se plonge dans un bain de ce mysticisme qu'il hérita de sa mère. Le « Crucifix » succède au « désespoir », à quelques mois d'intervalle. Il écrit à Virieu : « Il y a un meilleur asile que la mort, c'est le sein de Dieu et sa religion. » Mais c'est encore la défaite dans le triomphe comme dirait Maclair, et cet homme qui rappelle parfois Pascal connaît alors le doute.

Toi qui rendais la force à mon âme affligée
Esprit consolateur, que ta voix est changée !

(*Préludes.*)

Les souffrances physiques, un instant oubliées, l'inquiètent profondément. *Il a une tendance à les exagérer*: La moindre indisposition retentit cruellement sur sa sensibilité. Une maladie sérieuse fait de lui un grand blessé. « Personne, dit-il, ne peut imaginer une continuité de souffrances aussi aiguës: Cela ressemble à deux ou trois agonies par nuit. Je vise au désespoir. »

En 1820, il se prépare à comparaître devant le Seigneur : « J'ai souffert, j'ai péché, j'étais un homme, c'est-à-dire peu de chose. J'ai désiré le bien. Pardonnez-moi ! » Sont-ce là les paroles d'un homme de son âge ? ou plutôt des tendances hypocondriaques ? En tout cas, elles se complètent de cet infantilisme affectif bien connu chez les psychasthéniques. Il a soif d'être aimé, caressé ; il a besoin de direction morale dans cette vie, il craint de contrarier autrui. Il a ce perpétuel souci de se montrer sous des couleurs séduisantes. Il veut qu'Aymon de Virieu lui écrive tous les jours pour le consoler. Il ne reçoit pas de visites de crainte d'être, par ses plaintes et son humeur, un objet de tristesse (lettres de 1818-1819). Une fatigue, un excès et il « retombe dans une apathie inquiète plus ou moins profonde ».

Il lutte cependant tel un stoïcien : « J'aime mieux la morale d'Epictète, dit-il, souffrons de notre mieux, tout est dans la volonté de Dieu. Le bien et le mal sont ordonnés par lui pour notre profit. Nous sommes dans ses mains. »

En ces paroles, qui donc ne croirait entendre la mystique Mme de Lamartine,

IV. — *La goutte. L'arthritisme*

Sydenham et Lamartine eurent la même maladie. La correspondance du poète, les écrits de ses contemporains abandonnent l'observation schématique d'un goutteux. Ses lettres sont rares, entre 1802 et 1852, qui ne contiennent pas une de ces plaintes que rabâchent les victimes des tophi. Et en écrivant cet essai, j'ai noté des pages entières de ces symptômes tous superposables et décrits avec précision par Sydenham.

Certes, « ceux qui sont sujets à la goutte ont la tête grosse, sont ordinairement d'une corpulence pleine, molle et humide, mais d'une constitution forte et robuste et ont de très bons principes de vie » (Sydenham). Mais, ajoute le délicieux auteur, « on ne laisse pas de voir des personnes maigres et décharnées, même des jeunes gens en souffrir. Quand la goutte attaque de bonne heure, elle est d'abord vague et peu douloureuse, ne dure pas longtemps, cesse et revient sans aucune règle, mais insensiblement, elle se fixe, prend un type régulier, tant par rapport à la saison de l'année que par rapport à la durée de l'accès ».

La goutte est un protégé. Elle a tourmenté le poète dès sa jeunesse, au collège. On se souvient de ces « maux de tête » qui l'obligèrent à consulter à Lyon et à interrompre ses études. Que d'imprécations contre ces migraines de toute une vie, ces douleurs d'estomac, ces palpitations, ces crises de foie ! Combien de nuits-agonies ! Le matin, au chant du coq, il repose un peu. Le printemps et l'été lui apportent une rémission pas-

sagère et dès que les froids, l'humidité surgissent, il retombe brusquement dans son état désespéré : « Notre temps a changé, dit-il en août 1818, de l'extrême chaleur aux pluies glacées. Je suis malade et perclus de nouveau au point de pouvoir à peine écrire ! »

Pendant ces crises, qui durent une quinzaine ou un mois, il perd l'appétit. Il a « le foie enflé » (21 octobre 1818), et une fièvre momentanée. Clinicien sans le savoir, il s'écrie : « Je crois que j'ai la goutte dans l'estomac tant je souffre ! » Des crises de palpitations alternent avec ce qu'il appelle son « rhumatisme goutteux » et : « Pourquoi, dit-il, cette diablesse de goutte nous a-t-elle choisis, nous si indignes ? C'était bon pour les rois fainéants ! Décidément, à chaque travail je prends un accès mortel ! » (Naples 1821).

Cette « goutte irrégulière », selon le mot de Sydenham, se localise parfois : « J'ai la goutte dans tous les organes et voire même au pied droit, ce qui me donne l'espoir qu'elle descendra. Je ne puis écrire une ligne, ce m'est un martyre. » En août 1819, il se plaint de troubles oculaires qui l'obligent à porter des lunettes vertes. Sa vue baisse fortement et cette asthénopie de l'accommodation est peut-être le signe d'une légère atteinte de rétinite goutteuse qu'a décrite Shedmann Bull.

Les eaux de Plombières n'ont pas soulagé Lamartine. Il n'y resta que « retenu par une certaine obéissance stupide que les malades observent religieusement pour leurs médecins ». Il ajoute malicieusement « J'ai pour eux plus de soumission que de foi ! » (17 juin 1822). Avait-il tort ?

En 1825, le poète s'écrie : « Oh ! goutte, qui est-ce qui t'a inventée » (2 mars). Cette plainte, il la répétera jusqu'au bout de sa vie.

Il me semble que ce point particulier du tempérament de Lamartine a été négligé jusqu'alors. Le poète a souffert beaucoup de cette sorte d'infirmité. Son caractère, son genre de vie, son œuvre en ont subi les conséquences. Il est très inexact de dire — malgré un grand critique du siècle passé — que le grand poète a joui d'une bonne santé. Ce grand arthritique aurait pu s'écrier, comme Lucien terminant sa pièce comique *Tragopodagra* : « Ainsi, mes compagnons, prenez patience et ne désespérez pas. Souffrez tranquillement qu'on se raille de vous. Car c'est le partage des gouteux : on se rit de leurs maux au lieu d'y compatir. »

V. — *Le paludisme*

Lamartine a rêvé dans les ruines du Forum. Il a vu se mourir le soleil à travers la campagne syrienne. Il y a pris aussi le paludisme. « J'ai depuis le 29 septembre 1823, une fièvre quarte, écrit-il à Virieu, escortée d'un accès de goutte dans l'estomac chaque nuit. »

On peut lui faire confiance quant à ce diagnostic car, en 1824, nous le retrouvons à Paris avec « la fièvre quarte » (17-XII-24), puis à Aix, en 1825, qu'il quitte du reste sans « avoir pu y laisser cette fièvre tierce qui revient plus tierce que jamais » et qu'il a « depuis onze mois ». En 1827, il prétend avoir la fièvre « tous

les cinq jours » ou « un jour de fièvre sur quatre et les autres assez médiocres ». Il prend du quinquina et s'en trouve si bien qu'il le recommande à ses amis.

Ses plaintes se renouvellent jusqu'en 1830 ou plutôt s'espacent pour se métamorphoser. Désormais, c'est « La Fièvre » qui l'assiège au nom de laquelle il est à l'agonie plusieurs fois dans les journaux.

Je n'ai pas voulu négliger ce détail du paludéen en Lamartine, car si je n'ai pas la prétention d'écrire un chapitre sur « Paludisme et Génie », qui ne manquerait pas d'être hilarant, j'ai du moins celle d'essayer de peindre un grand poète malade.

Et puis, il n'est pas jusqu'à la concierge qui ne parle du nervosisme extrême de ces gens qui ont eu « les fièvres ». Et, après tout, le bon sens et la clinique ne sont-ils pas souvent deux ombres d'une seule et même chose ?

VI. — *La tuberculose*

La légende dit que le poète Saâdi avait, dès sa naissance, inspiré les délicats miniaturistes de Chiraz. Rien de semblable pour Lamartine. Ses premiers jours sont des heures d'angoisse pour les siens. Sur ce berceau rustique, durant de longues nuits, une mère se penche. Elle sait que ce petit enfant peut lui être ravi car la tuberculose est loin d'être inconnue sous ce toit.

Il a un an qu'on éprouve déjà le besoin de l'emmener à Lauzanne pour le « changer d'air ». Mais,

retour à la maison, on ne prend aucune précaution dans ce foyer contaminé puisque l'enfant est bientôt un « solide gaillard », un peu pâle, il est vrai. Et puis, n'y a-t-il pas là « l'oncle terrible », qui, condamné depuis longtemps pour sa maladie de poitrine, se rit des médecins et des drogues ?

Mais, s'il faut se souvenir que des êtres bien jeunes sont morts, il y a peu, dans l'alcôve voisine, est-il possible d'oublier que le célibataire endurci a semé ça et là ses bacilles ? Les rares baisers qu'il accorde à son neveu sont des sources malsaines, et douze ans se passent ! Ce fut bien « l'oncle terrible ».

L'enfant tousse à Belley, et le médecin lui ordonne le repos. Mais il a bien vu dans la glace ses yeux briller d'un éclat étrange, et, sur sa chaise-longue, dans un baiser du soleil, il a chanté de toute son âme.

Ivre de vie, Lamartine, à 18 ans, crache le sang (Lacretelle, août 1808) et un an plus tard, le 1^{er} septembre, il écrit : « J'ai repris mon vieux mal de poitrine et j'ai craché le sang pendant 2 ou 3 jours. Cela m'a fait une peur affreuse et je m'étais amusé à faire mon testament en vers ! » Jeune, il oublie vite son mal. Il accourt à Lyon pour s'amuser. A la fois joueur et noceur, il faut bien le dire, il passe ses nuits dans les tripots et probablement ne mange pas tous les jours à sa faim. Des femmes passent qu'il aime et délaisse, veuves, femmes entretenues, artistes, et dans la brume des quais, il vivifie son mal. Et disons tout de suite qu'il doit certainement à sa constitution arthritique d'avoir eu dans la suite une tuberculose à allure scléreuse et d'avoir survécu à Elvire.

Aix ! Le lac ! Mais c'est aussi La Captive qui l'attend, ses lèvres mourantes tendues au dernier jour. C'est le baiser de la poitrinaire, c'est sa chair tout entière qui se tend, impure et fatale. Elvire, qui a perdu de bonne heure sa mère et ses deux sœurs ; Elvire dont la misère et la mauvaise hygiène ont fait une redoutable maîtresse, a certainement aggravé la tuberculose de Lamartine. Les théories classiques admettent la surinfection bacillaire dont l'observation journalière fournit d'ailleurs tant d'exemples ! Et si le grand poète, apprenant la mort de sa maîtresse erra plusieurs nuits dans les bois, le fou qu'il était en ces instants emportait à la fois le germe de l'immortalité et le germe qui tue. La tombe s'ouvre pour ses deux enfants morts de typhobacillose et de granulie. On imagine la nocive influence d'une telle phase de dépression sur cet organisme délabré. Par bonheur, il nous semble dès lors plus raisonnable dans son hygiène. Nous perdons la trace entre 1837 et 1840 d'une tuberculose évolutive. C'est, avant tout, le martyr de la goutte qu'il subit alors, et puis... il a vécu très vieux, jusqu'à 78 ans ! Force est d'admettre une forme de tuberculose fibreuse à l'automne de cette vie.

Il a donc peu souffert de sa tuberculose. Mais si la goutte lui a arraché des cris de douleur, le même mal qui lui ravit Elvire a façonné sa chair et son âme. La meurtrissure a aidé le génie. Elle a bien mérité de la poésie.

L'érosion d'un génie

La démence sénile

« Frappe encore, ô douleur, si tu trou-
ves la place. »

LAMARTINE.

A l'automne de 1861, un journal avait imprimé que Lamartine était mourant. Emotion du poète, qui écrivit au directeur la lettre suivante :

Mâcon, 10 octobre 1861.

Monsieur le Rédacteur.

Peu importe au monde que je vive ou que je meure, mais cela importe beaucoup à mes créanciers. Je ne vis que pour eux. Je vous prie donc de protester à tout le monde que je me porte bien. Voilà pourquoi je proteste et proteste ici, même mort, contre ma mort !

J'ai entrepris une grande opération fort chère, fort longue et fort pénible, afin de sortir honorablement de cette aimable vie ! C'est l'édition de mes « Œuvres complètes » en 40 volumes, publiée par souscription. Le succès de cette entreprise est le salut et le pain de ceux à qui mes biens pourraient ne pas suffire...

...Accordez-moi donc, Monsieur le Rédacteur, le certificat de vie perpétuelle que je vous demande. Vous aurez réparé ainsi le mal involontaire que le faux bruit de ma prétendue maladie pourrait avoir causé à mon entreprise. Condamné à mourir très vite par les uns, à vivre très longtemps par mes créanciers, je ne

sais en vérité comment faire pour complaire aux uns et aux autres.

Soyez assez bon pour me tirer d'embarras et dites hardiment que je me porte ni bien ni mal et qu'on ne s'en occupe seulement pas. Je suis obligé de me bien porter par la nature et par mes imprimeurs et j'en profite.

Agréez...

LAMARTINE.

On songe à Balzac qui mourut à cinquante ans, tué par le café et les créanciers. A minuit, le chandelier rustique palpite encore à Saint-Point sur le manuscrit naissant de *Geneviève*. Demain, il assistera à la résurrection de « César », de « Cicéron », d'Alexandre-le-Grand ». Le vieillard dont il éclaire les tempes semble infatigable. La grêle a vendangé sa vigne, soit ! Il veillera tout l'hiver jusqu'à ce que les forces l'abandonnent. Un livre ne vaut-il pas parfois une barrique de vin !

Mais celui qui prétend que la vie est un devoir d'honneur, un parti-pris pour lui, succombe, quatre ans plus tard au surmenage prolongé, non pas qu'il subisse alors ce fléchissement confusionnel qui mène à la neurasthénie, mais puisqu'il en est aussi aux privations d'intérieur, il s'affaiblit. Amaigri, pâle, ses jambes deviennent lourdes, sa démarche hésite (Dargaud). L'artério-sclérose est son dernier poison.

Il se détache du passé, de son cœur, de ses œuvres. *Le Lac* ? Mais il ne le sait plus ! Il en ignore le divin père ?

Il se révolte contre la vie, un désespoir éperdu le ronge, alors que naissent en lui les idées de jalousie, de préjudice, de persécution. Un soir, à l'heure du coucher, arrivé à la plus haute marche de l'escalier, il s'assied et ne veut plus bouger. A quoi bon dormir ? A quoi bon recommencer la tâche cruelle ?

En 1866, ces manifestations para-démentielles s'accusent : après la mémoire, l'intelligence s'apaise. On ne retrouve plus de lettres « écrites de sa main ou dictées par lui » (Chamborant). « Depuis un an, son intelligence s'était engourdie : Je me souviendrai toujours du frisson qui m'a traversé lorsque je l'ai vu, à demi couché sur le canapé, dans son salon. Le soleil inondait la pièce, les lilas l'embaumaient. Le grand homme, insensible à l'éclat du jour, et même au bruit des visiteurs, avait les yeux fermés et semblait dormir. Mis sur la voie par Mme Valentine, Lamartine me dit quelques mots de bonté sur ma femme et mes enfants. Et ces mots furent prononcés avec une difficulté qui me frappa. » (Chamborant). Quelques mois plus tard, un matin d'automne, il quitte le château de Monceau et se perd dans les bois. « Les serviteurs le retrouvent, le soir, délirant et courant à travers la campagne » (Des Cognets).

Un soir, en 1868, la mort le frappe à faux : il a eu une « attaque », « cachée par la discrétion de Valentine » (Ch. Alexandre). De ce jour, ses yeux, hagards, trahissent l'épouvante de ce guet-apens. On dirait un fantôme. Il rappelle l'enfant par sa versatilité capricieuse, ses colères étranges, ses joies illogiques, son

égoïsme souverain. « Il se laisse conduire » (Alexandre).

Le secret pathogénique de ce puérilisme démentiel sénile semble moins obscur quand on songe à la loi de l'involution de la mémoire formulée par Ribot, et comme le dit Dupré : « Lorsqu'on réfléchit au rôle primordial joué par la mémoire dans l'édification de la personnalité, on peut imaginer que le syndrome trouve ces conditions favorables à son apparition dans ce double fait qui domine la psychologie sénile : disparition des souvenirs récents et des dernières acquisitions de la vie, d'un côté ; de l'autre, résurrection de la vie infantile dans toute la spontanéité ingénue et primitive de ses manifestations. »

Le dernier ictus du poète date de février 1869. Le 28, le poète se meurt.

Ainsi donc, la longue « observation » de Lamartine se termine par une démence sénile à point de départ vasculaire. Un vieillard arthritique, paludéen, tuberculeux, doublé d'un émotif, a cinq millions de dettes à l'heure où les abois de la mort se font entendre.

Il se surmène sans arrêt durant quelques mois, publie cent volumes in-8°, se nourrit d'un peu de lait, et pleure sur le passé, abandonné de tous. On suit pas à pas l'extinction de son intelligence ; il crée difficilement. Son champ cérébral se voile. Il devient un automate qui ne loue même plus le passé mais le défigure. Peu à peu, son attention se trouble, son jugement s'évanouit, les associations d'idées sont rares. Il se confine dans un mutisme étrange jusqu'au soir

de l'apoplexie. Médecin, il eut aisément prévu sa fin. Poète, il s'est contenté de se plaindre.

J'ai trop vu, trop senti, trop aimé dans ma vie

Ce diagnostic de démence sénile pose le problème de la création et de l'auteur d'*Antoniella*, le dernier roman qu'on attribue à Lamartine. Si vraiment le poète était alors dément, on doit lui refuser la paternité de cette œuvre. Aurait-il eu des instants de lumière dans la nuit de son esprit ? Il est permis d'en douter. Je crois plutôt, avec M. le Docteur Dabonneix, que le bon Alexandre, le secrétaire de Lamartine, et la douce Valentine de Cessiat ont eu leur instant d'inspiration ! Ils imitaient à merveille l'écriture du poète ! *Antoniella* n'est probablement pas l'œuvre de Lamartine.

TROISIÈME PARTIE

La pathologie de l'inspiration Lamartinienne

L'Œuvre d'un malade, "d'un goutteux"

« Le classique, a dit Goethe, c'est le sain, et le romantique, le malade. » A côté de Musset, de Chateaubriand, de Rousseau, de Schlegel, Lamartine est de ceux qui donnent partiellement raison à cette formule. Sa vie, nous l'avons vu, n'est qu'une cascade de douleurs physiques et psychiques. Asservi à une hérédité qui lui a livré au moins la tuberculose, peut-être l'arthritisme, descendant d'une souche où se fusionnent des émotifs et des mystiques, où l'on retrouve même un cas de débilité mentale, il apporte, en naissant, un terrain idéal pour l'éclosion d'une œuvre romantique. Le siècle, le milieu l'attendent pour ainsi dire. La maladie sera le catalyseur de son génie. Je dis « la maladie » car je me refuse à vouloir faire en-

trer Lamartine dans un cas pathologique déterminé; et, s'il est vrai que l'analyse est un instrument de travail, la synthèse est aussi féconde. Le terme de « malade » n'éclaire-t-il pas la pathogénie de son inspiration ? Je me suis méfié des doctrines régnantes, j'ai relu les thèses faites sur les grands hommes : beaucoup sentent l'époque où elles ont été écrites et reflètent l'incertitude des classifications, ainsi que me le disait récemment l'écrivain Gilbert Robin. Je n'ai pas cherché coûte que coûte des germes, des tares morbides en Lamartine, et comme je ne pense pas que le cerveau sécrète la pensée comme le rein sécrète l'urine, il apparaît clairement que les tares n'ont de rapport avec l'inspiration poétique qu'au seul titre d'agents modificateurs de la sensibilité et de l'intelligence, de facteurs de lutte. » J'ai employé plus haut le mot de catalyseur, il est sans doute trop fort. Les étincelles jaillissent des chocs. Les maladies sont les colorants de la personnalité du génie.

Lamartine se devait d'être un lyrique et un mélancolique. Loin de moi l'hypothèse d'un paranoïaque. Certes, il en a l'orgueil mais « il est trop bienveillant, altruiste, ami du genre humain » (Babonneix). Malgré toutes les apparences, celui dont Gustave Planche a dit qu'il « invente à son insu », dont Babonneix sait « qu'il n'aime pas la vérité », n'est pas davantage un mythomane au sens psychiatrique du mot. Les innombrables méprises dont est fleurie son œuvre ne sont que le vague matérialisé de cette âme. Une âme c'est l'imprécision. L'indéformable, c'est la pierre,

Qui donc, prenant son livre des *Méditations*, un soir où les lilas ont des caresses infinies, n'a pas, une fois au moins dans sa vie, cru tenir en ses mains comme les débris d'une âme ?

Le secret des deux inspirations lamartiniennes

« Mon âme est triste jusqu'à la mort. » Telle est la philosophie de l'œuvre entière de Lamartine. Œuvre d'un être qui vit dans une éternelle mélancolie, et qui sombre jusqu'au désespoir. Bien lointaine de la folie d'un Rousseau, cette tristesse n'est pas le pessimisme d'un Schopenhauer. Elle est l'œuvre d'une douleur. Molière l'eut bien comprise. Elle est chérie des « captifs », dont parle Kessel, et qui entendent en eux le « *novissima verba* » comme un écho de leur âme. Elle est peut-être la seule qui réclame des larmes. quand elle surprend et se donne une âme. Elle est faite de ce spleen légendaire du tuberculeux, de ces cris du goutteux exaspéré, de cette demi-neurasthénie du faible. Lamartine est un « chèvrefeuille en dedans » pour employer la délicieuse expression de Voivenel. Malade, il divinise son moi. Son égocentrisme capiteux monte à la tête, quand on a la haine du « je ». Le médecin le pardonne s'il ne l'aime pas. Il sait que le malade est un enfant qui ne sait que son être, sauf quand il est un saint. Il sait que ce chèvrefeuille se replie sur lui-même, s'observe, s'obsède pour ainsi dire. La moindre céphalée l'abat. Il surveille son pouls et sa fièvre. Il lit dans les yeux du

médecin, et si la crise renaît, c'est le désespoir. Pour le poète, c'est bien près d'être l'inspiration.

Ainsi sont nées les *Méditations*, fruits d'inquiétude, d'aspirations, de plaintes. Poèmes sans contrainte dans le souffle, sans règles qui ne soient naturelles et dont le génie le plus humble ne puisse se passer. Une plainte s'exhale au rythme d'une poitrine. On ne la corrige pas. Poèmes où la primauté de la sensibilité sur l'intelligence éclate lumineuse, où la primauté du spirituel s'exhale comme au chevet d'un mourant. Peut-on être matérialiste quand on souffre ?

Le *Désespoir* passe, mais fatalement on retourne à Dieu, à la Prière. Poèmes où le malade touche aux grands thèmes qui le hantent. Plusieurs fois, Lamartine se croit « le Poète mourant » tant il souffre. Son « novissima verba » n'est que le verbe du « Chrétien mourant ». L'« Automne » lui rappelle qu'il a « deux ou trois fois par nuit » de véritables agonies au moment de ses crises de goutte. Il souffre de l'Isolément comme tout malade et tout asthénique. La perte de celle qu'il aimait lui laisse la sublime douceur du « Crucifix » sur les lèvres du poitrinaire qui se meurt. Car lui aussi crache le sang ! Ne peut-on pas ainsi expliquer la quasi divinité de ce chant de douleur ?

Mais il est un autre souffle lamartinien : celui des dernières années, celui de l'homme qui souffre moins pour avoir trop souffert. La primauté de l'intelligence s'affirme alors. L'homme raisonne sa douleur. Il n'est plus ce jeune tuberculeux qu'épouvante un crachement de sang ou la pâleur d'une lèvre et qui crie : « Je me meurs ! » Il est le stoïcien qui parle de l'au

delà, le philosophe qui loue le bon vieux temps, le vieillard qui ne va plus à Naples que par le souvenir. L'Orient..., le Forum... Saluons encore la naissance de *Jocelyn*, de la *Chute d'un Ange*... C'est de l'épopée symbolique à la Hugo. Ce n'est plus de l'élégie malade.

Mais que faisait-il donc quand il ne souffrait pas ? Rostand eut répondu : « Monsieur, des courses dans les bois, des valses et du vin. »

Quelques "Observations"

1° L'automne

Ce murmure d'adieu au vent d'automne dans les pampres est né un soir de décembre 1819. Le poète écrivait alors : « Me voilà replongé dans la fièvre, les inflammations répétées d'estomac, la langueur, les noirceurs, et de plus, cette impossibilité de lire qui met le comble à mon ennui et m'interdit les seules distractions prenables dans mon exil. J'ai des palpitations si terribles de l'estomac que je ne sais si je serai de ce monde au printemps. » (Corresp. II, 89.) Ces plaintes eussent pu servir de commentaire à ce poème. Il est dû à la goutte et non pas au besoin d'écrire quelque chose de « très romantique! »

2° L'hymne au soleil

Cet acte de contrition et d'adoration mystique date de 1816 : « Ces vers sont postdatés » dit le poète, « je les écrivis à l'âge de dix-huit ans, après une légère

maladie qui me faisait mieux sentir le prix de l'existence et de la volupté d'être ».

3° L'Immortalité

... Je te salue ô mort, libérateur céleste.

Lamartine sait que son Elvire est mourante quand il écrit ce vers et ce poème. Il souffre lui-même d'une abominable crise de goutte, avec gastralgie et palpitations. Il se croit agonisant et s'il est vrai qu'il passe de l'extrême douleur à la complète résignation, ainsi que l'a montré l'étude de son tempérament, la souffrance lui inspire grandement le sens et la beauté de l'immortalité. Ce poème, plus que tout autre, est une « crise » et l'empreinte de la douleur physique est certainement ici aussi forte que celle de la dépression morale.

4° L'Isolément

Celui qui prétend qu'il n'est rien de commun entre la terre et lui, qu'il n'attend rien des jours, parle comme un neurasthénique ou un pessimiste. Il souffre du foie et d'un « rhumatisme aigu » et il a perdu l'année précédente un être cher. L'isolément est la synthèse des appels de la mort chez un malade,

5° Le chrétien mourant

« Ces strophes jaillirent de mon cœur (avril 1819) et furent écrites un matin au pied de mon lit, par un de mes amis, M. de Montchalin, qui me soignait comme un frère dans une longue et dangereuse maladie dont je fus atteint à Paris en 1819. » Il est naturel que dans cet état le poète songe aux « cierges », aux psaumes funèbres », au « glas ». Ce n'est donc pas pour chanter comme un romantique mais comme un malade.

6° Novissima verba

(1829, Montculot). Ce chef-d'œuvre jaillit en 16 heures. Le poète souffrant d'une sourde fièvre après une nuit d'insomnie, se croit à l'agonie. C'est l'heure du testament. Il lègue sa poésie, sa philosophie, son génie. Sa sincérité est telle que ce dernier mot est divin. C'est véritablement de la poésie pure. Comme tout être qui a vu la mort de près, Lamartine voit repasser sa vie prête à s'enfuir et il se repaît dans une sorte d'hallucination supra-terrestre. N'a-t-il pas reconnu lui-même que ce sont là « les vibrations les plus larges et les plus palpitantes de sa fibre de poète et d'homme ? »

7° Les visions

« C'était en Italie, à la fin de ma jeunesse. Je venais de passer un hiver à Naples, dans de vagues

que la littérature romantique est « chez nous indigène et que c'est notre religion et nos institutions qui l'ont fait éclore ».

Cette autre définition d'une poésie « individuelle et affranchie de toute tradition comme de toute règle », est insuffisante.

On est en droit de songer que les notions de tempérament, de maladies de l'écrivain peuvent être fécondes ici et peut-on oublier que les grands génies romantiques furent tous des malades ?

Lamartine en est la première preuve.

Il ne faut donc plus voir en lui cet être pleurnichard, féminin, qui rêvasse au clair de lune, sans savoir pourquoi. Il n'obéit pas davantage à une mode, à un courant. Le vent du snobisme ne l'a pas touché. La réalité lui sied aussi bien qu'aux autres. Mais tel Millevoye, Beaudelaire, Châteaubriand, Verlaine, il souffre de ne trouver en la réalité qu'un maximum de douleurs physiques ; aussi bien le désespoir le creuse. Il s'évade du monde extérieur pour rêver. Chanter, pour lui, c'est ne plus sentir son rhumatisme, c'est ne plus voir ses yeux creux et bleuâtres de tuberculeux.

L'homme qui se complait dans sa douleur n'est plus un poète, c'est un saint.

Ainsi m'apparaît le romantisme lamartinien : la géniale oraison d'un être tout entier griffé par la douleur.

Riche, rose et joufflu, il n'eût pas inscrit son nom

dans l'immortalité. Il eût été un Ronsard, un Villon, un Hugo s'il n'eût pas été si malheureux. Pour être Lamartine, celui qui fait que des larmes coulent, le soir au coin du feu, quand une voix de femme murmure ou chante le Lac, il faut avoir eu comme maîtresse la Douleur.

Conclusions

I. — S'il est exact que la formule de l'homme dépasse de beaucoup le complexe biologique que nous sommes, il semble acquis, néanmoins, que l'hérédité d'un poète est « une source de transmissions intactes, bien que parcellaires, de types ou de caractères déterminés » (Daudet). Le génie doit son spectre (ou son squelette) et sa couleur à l'hérédité. Son épanouissement s'achève pas à pas avec la vie. Le rythme santé-maladie est tout-puissant sur les destinées d'une âme qui chante.

II. — L'hérédité physique de Lamartine nous livre parmi les tares la tuberculose pulmonaire de l'arrière grand-père, du grand-père, de l'oncle aîné, du frère et probablement de trois sœurs. Un père mort vraisemblablement d'une crise d'urémie, une mère mystique au sens psychiatrique du terme, un cas de débilité mentale dans la famille, tel est le bilan.

Lamartine eut un fils et une fille, l'un meurt à quelques mois de typhobacillose, l'autre de granulie à 13 ans.

III. — L'enfance du poète livre à l'observateur la peinture d'un être fragile doublé d'un impulsif. Plusieurs fois l'idée du suicide le malmène. Jeune, il conclut à l'absurdité de la vie parce qu'il souffre déjà.

On peut interpréter cette obsession du suicide comme la suite logique du refoulement, dans une âme très sensible, de tendances émotives épanouies sous une éducation trop libre.

L'étude de l'existence entière du poète révèle avec intensité les misères physiques et morales de cet homme : la tuberculose, le paludisme, le rhumatisme et surtout la goutte ont ébréché sa santé. Il a souffert beaucoup de sa constitution arthritique : on songe à Montaigne et à Chateaubriand. Sa correspondance est un monument où sa bonne foi ne saurait être mise en doute. Elle représente cinquante années de sa vie. Or, elle ne contient pas vingt lettres qui ne soient émaillées de plaintes : le long martyr décrit par Sydenham a été celui de Lamartine, comme nous l'a bien montré notre maître aimé, le Professeur Etienne-Martin.

IV. — L'hérédo, chez Lamartine, c'est une ébauche d'émotif, mais on ne saurait retrouver en lui cette psychonévrose décrite par Dupré et qui représente l'anarchie dans l'émotivité.

La sensibilité s'hypertrophie aux dépens de son intelligence et parfois de sa volonté. Le premier catalyseur de son génie semble être *l'ennui* du malade, presque celui du prisonnier. Tel l'enfant terrible de

Cocteau, il rêve dans son lit et sur son lit de douleurs : *une musique intérieure* s'élève à la faveur des tendances secrètes de son être. Ses premiers vers n'ont pas de thème précis : ce sont seulement des plaintes parsemées de quelques rires.

L'arabesque naît petit à petit de la douleur, second ferment de son génie. C'est presque la névrose substitutive de Freud. Il cherche le remède à ses maux dans le murmure intérieur et le brouhaha des pensées de la *Mort*, de l'*Immortalité*, de *Dieu*. Un soir il va jusqu'au désespoir, c'est l'*Ode au Malheur*. L'idée de suicide l'habite sérieusement, et la crise de neurasthénie devient fatale, suivie d'une phase de psychasthénie au lendemain de la mort de sa maîtresse, Elvire. Le tout dominé par d'éternelles crises de goutte doublées des manifestations d'un paludisme tenace et d'une tuberculose qui s'éteindra entre 1837 et 1840. *L'érosion de son génie semble due, d'après l'étude du Docteur Babonneix, à une démence sénile caractéristique qui pose le problème de la véritable origine d'Antoniella, le dernier roman attribué à Lamartine. Cette œuvre, née en 1868, est sans doute la création de Charles Alexandre, le secrétaire du poète, ou celle de Valentine de Cessiat, la nièce bien-aimée.*

V. — La poésie de Lamartine est, dans son essence, celle d'un *malade* et d'un *sexuel* dominé par un idéaliste passionné. Le romantisme des « Méditations » n'est pas la *couleur à la mode*, le plaisir adulé du XIX^e siècle, le sport magnifique d'un snob. La chute des feuilles, la mort, l'automne, le crépuscule au lac,

le crucifix, ne sont tristes que pour celui qui souffre. Et quand cet être de douleur est encore un émotif et un génie, la harpe qui, sous ses doigts, frissonne, n'a le droit qu'à des plaintes et des larmes.

Vu : LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE,
Le DOYEN, ETIENNE MARTIN.
JEAN LÉPINE.

Vu et permis d'imprimer

LYON, le 9 Novembre 1929.

LE RECTEUR, PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ,
GHEUSI.

Bibliographie

- ALEXANDRE. — Mme de Lamartine (1 vol., Dentu, édit., 1887, p. 40).
- Souvenirs sur Lamartine (Charpentier, édit., p. 372).
- ALLAIS. — Lamartine et le poème de Milly (*Revue de l'Histoire littéraire de France*, juillet 1918).
- Lamartine en Toscane.
- BABONNEIX (D^r L.). — La dernière maladie de Lamartine (*Chroniq. Méd.*, 1925, p. 232).
- Lamartine. Sa dernière maladie (*Chroniq. Méd.*, 1920, 1^{er} avril).
- Lamartine, garde de corps (1 vol., Doin).
- Un mémoire politique de Lamartine (1 vol. 1925).
- Le fils de Lamartine (*Chroniq. Méd.*, 1919, p. 259).
- BARDOUX. — Etude d'un autre temps (2^e édit., Calmann-Lévy, 1889, p. 112).
- BLANCARD. — Etude sur Quilby (*Chroniq. Méd.*, 15 février 1889).
- BRIFAUT. — Œuvres complètes (Paris, Diard, édit., 1858, Biblioth. Nation., Z. 44085, t. I, p. 491).
- BONNEMAISON. — Clinique médicale (Toulouse, 1874, p. 104-106).
- BJERRE. — La folie géniale (Mercure France, déc. 1904).
- BRIMONT. — La muse folle de Lamartine (*Revue des Deux Mondes*, 1^{er} mars 1920, 1^{er} juillet 1922).

- BARTHOUS. — Sur les routes du drot.
— Lamartine et Aimé Martin (*Revue de Paris*,
1^{er} oct. 1925).
- BORDEAUX (Henri). — La vallée d'Aix.
- BOYER D'AGEN. — Les amitiés littéraires de Desbordes-Valmore.
- BOUTERON. — Muses romantiques.
- BOURGET. — Etudes et portraits.
- BARRÈS. — L'abdication du poète.
- BARTHOUS. — Lamartine orateur.
- BALZAC. — Illusions perdues. — Modeste Mignon.
- BADEY. — Annales Acad., Mâcon, t. XXIV, 1924, 1925.
- BORDEAUX. — Le secret du cèdre (*Rev. 2 M.*, 15 juin 1925).
— La fin du voyage en Orient (*R. 2 M.*, 15 janvier 1926).
- BARTHOUS. — Lamartine au pilori des travaux forcés (*Rev. Hebdom.*, 5 mars 1927).
- BORDEAUX. — Au pays des amours de Lamartine.
- BARTHOUS. — Autour de Lamartine.
- COGNETS (Jean des). — La vie intérieure de Lamartine (1 vol.).
- CHAMBORANT (de). — Lamartine inconnu (1 vol., Paris, Plon, 1891).
- Chronique Médicale* (1919: p. 268, 270, 82, 81, p. 266, p. 99. — 1906: p. 82, p. 295. — 1907: p. 672, 427, 1925, p. 374.
- Centre Médical*. — Une cure poétique de Lamartine (1^{er} mai 1907).
- CAHUET (Albéric). — Les amants du Lac.
- COCHIN. — Lamartine et la Flandre.
- COGNETS (Jean des). — Lamartine et le Comte de Carné (*Correspondant*, 25 juin 1925).
- CONTENSON. — Lamartine secrétaire de légation (*Revue d'Hist. diplomatique*, juillet 1925).
- CARRÉ. — Lamartine et Michelet (*Revue 2 M.*, 1^{er} sept. 1926).
- CITOLENE (Marc). — La poésie philosophique au XIX^e siècle (*Thèse Lettres*, Paris, 1905-1906).

- CLARETIE (Jules). — Lamartine.
- CHAPUYS-MONTLAVIEE. — Lamartine. Sa vie publique et privée (1893).
- CAHUET (Albéric). — Mademoiselle de Milly (1928).
- DESCHANEL. — A. de Lamartine (Plon, 1914).
- DOUMIC. — Lettres inédites à la fiancée (*R. 2 M.*, 15 août 1905).
- Lamartine.
- DAUDET (Léon). — Les pèlerins d'Emmaüs (1929).
- DAUDET (Léon). — Flambeaux (1929).
- mélancholia (1928).
- DUMAS (Georges). — Etats intellectuels dans la mélancolie.
- DUPRÉ. — Pathologie de l'émotivité.
- DOUMIC. — Lamartine intime, de 1820 à 1930 (*Rev. 2 M.*, 1909, 330-360).
- ESSARTS (des). — Le retour à Lamartine (*Revue Bleue*, 1898, 823-824).
- ESTEVE. — Byron et le romantisme français (Paris, Hachette, 1907).
- FAGUET. — Propos littéraires (5^e série).
- En relisant les beaux vieux livres.
- FAURE (Georges). — Pèlerinages passionnés (t. II).
- FLEURY (D^r Maurice de). — Introduction à la médecine de l'esprit.
- Nos pauvres fous (1929).
- FOURNET. — Un chapitre mal connu de la jeunesse de Lamartine (*Suppléments littéraires du Figaro*, 6-13 nov. 1926).
- GAULHEM L'HARDY. — Lamartine végétarien (*Chroniq. Méd.*, 1908, p. 669).
- GRILLET. — Le voyage en Orient et la Marseillaise de la paix (*Correspondant*, 25 avril 1920).
- Le mariage de Lamartine et le cantique des cantiques (*Correspondant*, 25 octobre 1923).
- HAZARD. — Un brouillon de Lamartine (*Revue H. littéraire de France*, octobre et décembre 1906).
- HUGUES. — La jeunesse de Lamartine (*Revue Bleue*, XIII, 1874).

- HESNARD. — Psychanalyse et névroses.
- HÉMON (Félix). — Cours de littérature (XXII, 1904).
- HERRIOT. — La vie de Beethoven (*N. R. F.*, 1929).
- JAVOGUE. — Lamartine et Claude Javogue (*Annales Révolutionnaires*, juillet, 1923).
- JOATTON. — Lamartine musicien.
- JANIN (Jules). — *Revue Moderne* (mars 1869).
- JANET. — La médecine psychologique.
- Lamartine (*Journal des Savants*, 1895, p. 174-186).
- LACRETELLE (de). — Lamartine et ses amis (1 vol., Paris, p. 297-300).
- LANSON. — Méditations poétiques (t. I, II).
- LEGOUVÉ. — Soixante ans de souvenirs (t. IV, p. 236-8, p. 214-15).
- Lamartine (1 vol., p. 19).
- LATREILLE. — Lamartine. Années de détresse et d'héroïsme.
- LANSON. — Centenaire des méditations (*R. 2 M.*, 1^{er} mars 1920).
- LEMAÎTRE. — Les contemporains (4^e série, 6^e série, 22^e éd., p. 154).
- LATREILLE. — Lamartine poète politique.
- LACRETELLE. — La première candidature de Lamartine à l'Académie (*Grande Revue*, 15 mai 1905).
- Origines et jeunesse de Lamartine.
- LOCARD. — L'homme de génie du P. Lombroso (*Archives d'Anthropologie criminelle*, 1904).
- LOMBROSO. — L'homme de génie.
- LOYGUES. — Etude médico-psycholog. (Dostoïew, *Thèse Lyon*, 1904).
- LEVAILLANT. — Un ami de Lamartine : Biennasis (*R. 2 M.*, 15 nov. 1924).
- LÉOTARD. — Lamartine posthume (Lyon, Vitte, 1892).
- LAPRADE (de). — Lamartine (1869).
- Lamartine. Sa mort (*Corresp.*, 10 mars 1869).

- Lamartine. Son panégyrique (*Corresp.*, 10 mai 1869).
- LAPRADE. — Lamartine. Sa poésie (*Corresp.*, 25 mars 1872).
- La poésie de Lamartine (Didier, 1872).
- LEDRAIN. — La jeunesse de Lamartine (*Revue Bleue*, XXXVIII, 267 1886).
- LOUDUN. — Lamartine. Sa vie. Son œuvre (*Correspondant*, 10 sept. 1850).
- LAFONT (Aimé). — Narcisse ou les amours de Lamartine (1929).
- LATREILLE. — Les dernières années de Lamartine.
- LARGUIER (Léo). — La vie de Lamartine (1929).
- LURINE (L.). — Histoire poétique et politique de Lamartine.
- LATREILLE (C.). — La jeunesse de Lamartine (*In Correspondant*, 10 mai 1922).
- MÉNARDIÈRE (La). — Lamartine et la direction des ballons (*Chroniq. Méd.*, 1919, p. 286).
- MOLINERY. — Lamartine au temps de nos grands-mères (*Art Médic.*, 31 août 1924).
- Lamartine à Luchon (*Chroniq. Méd.*, 1^{er} juin 1927, p. 163-195).
- MENGIN. — Lamartine à Naples et à Ischia (*Revue Litt. Comparée*, oct.-déc. 1924).
- MIRECOURT (de). — Biographies contemporaines (1 vol., Paris, 1856, p. 58).
- MULLER et REBOUX. — A la manière des « larmes de Lamartine ».
- MARÉCHAL. — Le véritable voyage de Lamartine en Orient (1 vol., Paris, Blond, édit., 1908).
- MASSON. — Lamartine.
- MORIN (D^r Georges). — Sainte-Beuve et la médecine (*Thèse médic. Lyon*, 1928).
- MICHAUD-LAPEYRE. — Lamartine à Aix (*Rev. 2 M.*, 15 juillet 1925).
- MAURRAS. — Romantisme et Révolution,

- MAURRAS. — Les amis de Lamartine (*Gazette de France*, 11 juillet 1901).
- MARTIN (Aimé). — Le poète déchu ou Lamartine (Paris, Pollet, 1840).
- MARITAIN. — Les origines du « Lac » (*Annales Ac. Mâcon*, 3^e série, V, 212-245, 1900).
- MARRAYRE. — Les contemporains: Lamartine (N^o 57, 1893).
- MALS. — La statue de Lamartine enfant à Belley (*Salut Public Lyon*, 1899).
- MASSON. — Lamartine. Sa jeunesse (*Revue des Cours et Conférences*, XII (2), 704-719, 1904).
- MASSON. — La composition d'une méditation: « Le Passé » (*Revue Hist. Litt. de la France*, 1905, p. 51-83).
- MONNET. — Projet de bibliographie Lamartinienne franco-italienne.
- MARTIN (P^r Etienne). — Cours de médecine légale professé à la Faculté de Lyon (année scol. 1928-1929).
- MONGEOT (Raoul de). — Lamartine poète, orateur, historien, homme d'Etat.
- MUGNIER. — Le mariage de Lamartine (Chambéry, 1889).
- NOURY. — Lamartine prophète (*Chroniq. Méd.*, 1919, p. 176).
- Lamartine hygiéniste (*Chroniq. Méd.*, 1919, p. 266).
- NICOLET (V.) et REYMOND. — Lamartine et les Alpes.
- OLLIVIER. — Valentine de Lamartine (1908).
- ORDINAIRE (D^r). — Episodes de la vie intime de Lamartine (Mâcon, 1870).
- POIZAT. — La poésie de Lamartine (*Correspondant*, 25 fév. 1919).
- PINVERT. — L'aérostation préhistorique (*Supplément litt. du Figaro*, 15 nov. 1913).
- PÉROUSE. — La vie d'autrefois à Aix.
- POROT. — Les syndromes névropathiques.

POUPIN (Théodore). — Esquisses phrénologiques et physiologiques ou psychologie des contemporains les plus célèbres selon les systèmes de Gall, Spurzheim (Paris, Trinquart, 1836, t. III, p. 37-45).

PLANCHE. — Les pages de jeunesse de Lamartine :

a) (*Revue 2 Mondes*, t. I, 1849, p. 956-72).

b) (*Revue 2 Mondes*, 1^{er} juin 1851 ; 15 nov. 1856 ; 1^{er} mai 1835 ; 15 mars 1850 ; 15 octobre 1850 ; 15 août 1854).

POURTALÈS. — La vie de Chopin (*N. R. F.*)

QUENTIN-BAUCHARD. — Lamartine homme politique.

— Lamartine et la politique étrangère de la Révolution de février.

ROSIER (Henry). — Lamartine dans le Jura (*Rev. Hebdomad.*, 21 août 1926).

REYSSIÉ. — La jeunesse de Lamartine.

RIVIER. — Lamartine superstitieux (*Chroniq. Méd.*, 1919).

REBOUX et MULLER. — (Cf. Müller).

ROLLINAT. — (Etude médicale sur), par Codvelle (*Thèse Lyon*, 1916-1917).

RIAZ (de). — Le mariage protestant de Lamartine.

ROUSTAN. — Lamartine et les catholiques lyonnais (*Thèse de Lettres Lyon*, 1906).

ROUSSEL. — Lamartine intime (Lethielleux, 1897).

ROD (Edouard). — Lamartine.

ROTH (G.). — Lamartine en Savoie (1929) (Chambéry).

Revue Bleue. — Pourquoi on ne lit plus Lamartine (XLVIII, 179-185, année 1891).

STROWSKI. — Les limites du génie de Lamartine (*Correspondant*, 25 août 1916).

SÉCHÉ. — Les amitiés de Lamartine (*Mercure France*, 1911, p. 100).

— Etudes d'histoire romantique « L'Elvire » (*Correspondant*, 25 mars 1905).

SAINTE-BEUVE. — Portraits contemporains (t. II).

SÉCHÉ. — Lamartine, de 1816-1830. Elvire et les méditations (documents inédits).

— Muses romantiques.

- Lamartine et Mme de Girardin (*Annales Romantiques*, janvier-février 1910).
- SOURIAU. — La versification de Lamartine (*Revue des Cours et Conférences*, VII (2), p. 841, 1899).
- SAINT-AULAIRE. — Lamartine et la politique (*Revue de Paris*, 15 juin 1925).
- SYDENHAM. — Traité de la goutte (*In Médecine pratique de Sydenham* traduite par Jault, 1838. Donation A. Bonnet, Biblioth. Faculté Méd. Lyon).
- SÉCHÉ (Léon). — Lamartine avant les méditations (*Mer-cure de France*, 1906).
- Le roman de Lamartine (Fayard, 1910).
- SANVERT. — Notes sur la poésie religieuse de Lamartine (Protat, Mâcon, 1880).
- TESTOT-FERRY. — Généalogie de la famille Alamartine (*Annales Ac. Mâcon*, 3^e série, 1924-1925, p. 200).
- TARDIEU. — L'ennui.
- TOURNEUX (Maurice). — Grande encyclopédie (t. XXI, p. 183, 813-815).
- TINAYRE. — Lamartine enfant (Paris, Kéva, 1881).
- TAILHANDIER. — Lamartine en 1848, d'après sa correspondance avec le Docteur Ordinaire (Lyon, 1890).
- ULBACK. — Nos contemporains : Lamartine (Paris, 1883).
- VOGUE. — Le rappel des ombres.
- VIEILLE. — L'état mental de Beethoven (*Thèse Méd. Lyon*, 1904-1905).
- VOIVENEL. — Littérature et folie (*Thèse Toulouse*, 1907-1908).
- La raison chez les fous et la folie des gens raisonnables.
- VAN DEN BOURQ. — Les méditations (*Journal des Savants*, 601-606, 1820).
- VOIVENEL et RÉMOND. — Le génie littéraire.
- VOIVENEL et LAGRIFFE. — Sous le signe de la P. G. La folie de Guy de Maupassant.
- VACHET (D^r Pierre). — La pensée qui guérit.
- WOLF. — Valentine de Cessiat (*Revue Mondiale*, 15 janv. 1926).

WHITEHOUSE (Remsen). — The life of Lamartine (2 vol., Houghton Mifflin Company, Boston and New-York, 1918).

ŒUVRES DE LAMARTINE

Œuvres complètes, 40 vol. in-8, 1860-1863.
La France parlementaire, 6 vol., 1834-1851.
Cours famil. de littérat., 28 vol., 1856-1869.
Mémoires inédits, 1 vol., 1870.
Poésies inédites, 1 vol., 1871.
Manuscrit de ma mère, 1 vol., 1871.
Correspondance, 2^e éd., 4 vol. in-16, 1882.

II

EDITIONS PARTIELLES ANNOTÉES

Œuvres choisies de Lamartine, par René Waltz, 2 vol., Hachette, 4^e éd., 1922.
Lamartine. Œuvres choisies. Notices par G. Roth, 7 vol., Larousse, s. d. (1924).
Lamartine. Œuvres choisies. Notices par Maurice Levailant, 1 vol., Hatier, 1925.
Lamartine. Morceaux choisis. Introd. et notes par René Canat, 1 vol., Didier, 1926.

TABLE DES MATIÈRES

Préface	1
Introduction. — Légitimité de cette étude	3
PREMIÈRE PARTIE	
<i>Chapitre Premier.</i> — L'hérédité, les antécédents ..	7
<i>Chapitre II.</i> — L'Enfance. De Milly au collègue.	13
<i>Chapitre III.</i> — Chez le savant Portal	19
<i>Chapitre IV.</i> — L'âge mûr	27
DEUXIÈME PARTIE	
<i>Chapitre Premier.</i> — Le portrait, le physique ..	35
<i>Chapitre II.</i> — Le tempérament : une ébauche d'émotif	49
TROISIÈME PARTIE	
La pathologie de l'inspiration Lamartinienne ..	69
Quelques "Observations"	75
Conclusions	83
Bibliographie	87

ERRATA

- page 6 12^e ligne lire *Antinéa* au lieu de *Atlantide*.
- page 11 4^e — — *Parceval* — *Perceval*.
- page 26 3^e — — *Birch* — *Brich*.
- pages 9-20 lire *phtisie* au lieu de *phtysie*.
- page 37 3^e ligne lire *Eloge* au lieu de *Echo*.
- pages 40 et 50 lire *Rimbaud* au lieu de *Raimbaud*.
- page 68 10^e ligne lire *Babonneix* au lieu de *Dabonneix*.
- page 85 avant-dernière ligne lire *sport magnifique* au lieu de *sport magnique*.
-

